



# ACER

ACER-AVER  
21 rue Gambetta  
95320 Saint-Leu-la-forêt  
Site : acer-aver.com  
Coordination : Claire Rol-Tanguy

## LES AMIS DES COMBATTANTS EN ESPAGNE RÉPUBLICAINE

### BULLETIN DE LIAISON N°42 - JANVIER 2025

## LA MÉMOIRE DES RÉPUBLICAINS ESPAGNOLS : UN COMBAT ACTUEL

Depuis sa naissance en 1996, l'ACER réalise un travail de mémoire remarquable autour de l'Espagne Républicaine et des Brigades internationales qui reste d'une grande utilité car d'une grande actualité. Cette guerre d'Espagne sera toujours le combat des forces démocratiques et populaires contre son antagonisme : le franquisme, le fascisme. Les républicains espagnols furent vaincus militairement et le régime franquiste se maintint la vie de Franco durant. Mais l'idée, la flamme de cette lutte ne s'est jamais éteinte et elle continue d'éclairer les combats actuels.

Car aujourd'hui, la montée progressive des extrêmes droites en Europe doit sonner l'alarme. L'Espagne n'est pas épargnée avec la progression électorale de Vox. Mais la société espagnole montre aussi des signes de résistance et des valeurs démocratiques dont la solidité se nourrit, je n'en doute pas, de nos aînés républicains. Ainsi, la progression de Vox reste contenue et l'ombre d'un retour du franquisme est un élément toujours repoussoir dans le débat politique espagnol. Je suis également frappé par l'élan de solidarité qui a suivi les inondations catastrophiques de Valence. Le peuple a fait le lien lui-même avec l'Espagne républicaine en scandant un slogan bien connu : « *Solo el pueblo salva el pueblo* », pour dénoncer l'abandon dont ils ont été victimes.

Enfin, je me félicite que le gouvernement espagnol reconnaisse l'État palestinien. Ces reconnaissances sont une pierre importante sur le chemin qui conduira les Palestiniens à l'indépendance et à la Paix avec Israël. Ce devrait être la position de la France qui, malheureusement, ne franchit pas ce cap pourtant évident. L'Espagne est en pointe de ce combat pour la liberté.

L'ACER et moi-même vous souhaitons une excellente année 2025, solidaire et combative.

**François ASENSI**  
Co-Président de l'ACER

## SOMMAIRE

1. Edito
2. Création du prix lycéen Henri-Rol-Tanguy
2. Remise du prix universitaire Henri-Rol-Tanguy
3. 8<sup>e</sup> marche de la Desbanda Malaga-Almeria
5. Sur les traces de la 13<sup>e</sup> Brigade internationale
8. À Viznar, sur le site des fosses communes
10. Édition de livres par l'ACER
11. L'aide aux enfants réfugiés espagnols à Gennevilliers
13. Délégation de l'ACER en Catalogne
16. Décès de Jean-Claude Lefort
17. Obsèques de Madeleine Riffaud
17. Disparition d'Antonio Campos Rodriguez
18. Colloque international à Lopera
21. Robert Desnos et l'Espagne
22. Lieux de mémoire
24. Lycée Jean-Baptiste de Baudre à Agen
24. Rencontre KSFR à Berlin
25. Fête de l'Huma 2024
26. Lectures
28. Panthéonisation de Missak Manouchian
31. Boutique ACER
32. Bulletin d'adhésion



Avec nos chaleureux remerciements à Alfonso Zapico pour son dessin

## 2024 - CRÉATION PAR L'ACER DU PRIX LYCÉEN HENRI-ROL-TANGUY

Le Prix lycéen « Henri ROL-TANGUY » vient d'être créé pour perpétuer chez les élèves la mémoire de la guerre d'Espagne et pour leur permettre d'en tirer des leçons dans leur vie d'aujourd'hui.

Ce prix récompensera le travail d'élèves de lycée traitant des multiples expressions de la solidarité internationale envers l'Espagne républicaine et antifasciste, des Brigades Internationales, de la mémoire historique de la guerre d'Espagne et/ou de ses continuités.

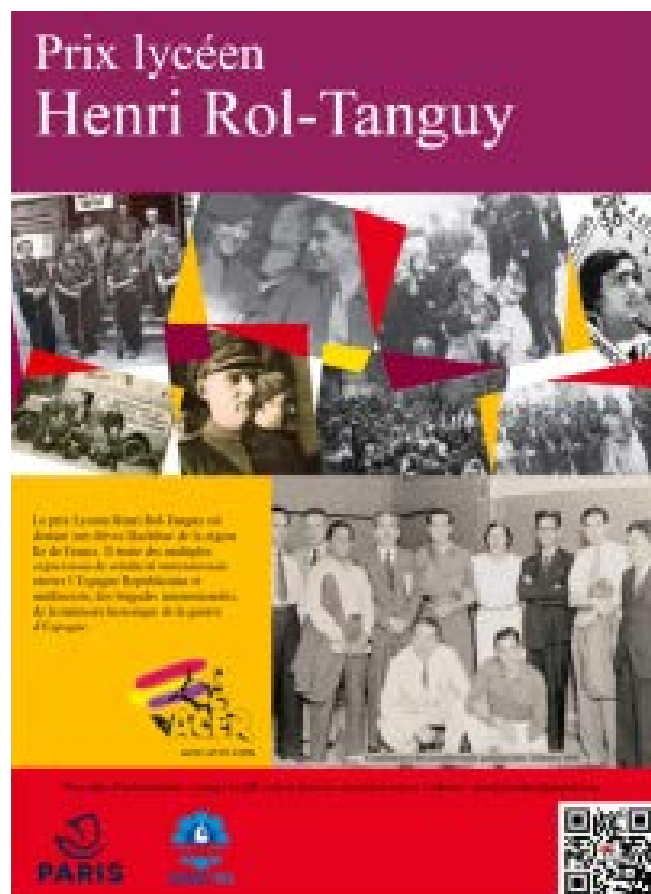
Cette année scolaire 2024-2025, peuvent participer au « Prix Rol-Tanguy » les lycéens des sections BACHIBAC (lycéens qui préparent en même temps le baccalauréat français et espagnol) de la région Ile-de-France.

Sept des treize lycées proposant cette section binationale franco-espagnole se sont inscrits. La finale et la remise du Prix auront lieu au printemps au sein du lycée Montaigne à Paris qui a eu la gentillesse de nous proposer ses locaux.

Après ce galop d'essai francilien, nous souhaitons élargir le Prix à l'ensemble de la France. En effet, l'année scolaire 2025/2026 sera celle du 90<sup>e</sup> anniversaire du début de la guerre d'Espagne et de la création des Brigades Internationales.

**Marie-Lou MORA**

*P.-S. : L'affiche du Prix a été créée par Anaïs Fleuranceau, une jeune lycéenne descendante de brigadiste*



## REMISE DU PRIX UNIVERSITAIRE HENRI-ROL-TANGUY



Le président du jury, Rémi Skoutelsky, en présence de Manuelle Pelloile, membre du jury, a remis, le 8 juin 2024, le Prix Henri Rol-Tanguy 2023 à Lou Guérin, récompensée pour son travail intitulé :

**Le travail forcé  
des républicains espagnols  
réfugiés sous l'occupation allemande  
(Brest, 1941-1944)  
(spécialité : Études hispanophones)**

*Manuelle Pelloile, Marie-Lou Mora, membres du Jury, et Rémi Skoutelsky, président du jury, écoutent Lou Guérin présenter son travail.*



## 8<sup>e</sup> MARCHÉ DE LA DESBANDA MALAGA-ALMERIA FÉVRIER 2024 - VOYAGE MÉMORIEL DE L'ACER EN ANDALOUSIE

Un groupe d'une dizaine d'adhérents de l'ACER a participé au voyage mémoriel que nous avons proposé début 2024 pour la 8<sup>e</sup> édition de la marche de la Desbanda entre Malaga et Almeria, du 7 au 17 février 1937 pour rappeler la fuite en masse de la population de Malaga et de sa région devant les troupes rebelles dont la réputation de cruauté n'était plus à faire et sous les bombardements de l'armée italienne.

Sur place, à Salobreña, à Almeria, à Motril, nous avons pu nous rendre compte de tout le travail mené par l'association organisatrice et son président Rafael Morales – avant et pendant la Marche - pour faire reconnaître ce crime longtemps occulté dans les villes et villages des 11 étapes des 200 km à parcourir sur la route de bord de mer : rencontres, projections de films, témoignages de ceux qui, enfants, avaient participé à la fuite comme Ana Pomares, et Amparo Sanchez Monroy, fille de l'exil. Nous avons vu la belle exposition publique réalisée pour informer et décrire ce que furent les combats sur le front d'Andalousie en 1937, d'Almería à Pozoblanco. Egalement, le documentaire de Pablo Coca, « *De espalda al sol* » avec les témoignages de survivants sur la fuite de Malaga, suivie de l'exil en 1939.

Une pièce de théâtre, « *Soliloquio de grillos* », de Monica Mayaud, s'inspirait d'un fait réel pendant la guerre: trois femmes disparues, retrouvées depuis



*Groupe des adhérents de l'ACER*

peu dans une fosse commune. La pièce se déroule sur deux plans parallèles : d'un côté, les trois mortes perçoivent la vie au-dessus de la terre qui les recouvre ; de l'autre, les événements vécus par ces trois femmes obligées de fuir en pleine nuit, affolées, sans avoir pu faire des adieux à leurs proches. Une mise en scène

moderne pour traiter cette blessure de l'Histoire.

Une cérémonie d'hommage s'est déroulée devant le monument de Salobreña, le long de la mer, à l'embouchure du fleuve Guadalfeo, avec les interventions du président de l'association La Desbanda, le conseiller du PSOE de Malaga Antonio Rodriguez, de l'écrivaine et historienne Antonia Rodrigo, de la présidente de l'association « Voyages mémorialistes de la République espagnole » Chantal Pénicaud, et du député et secrétaire général du PCE, Enrique Santiago.

C'est pendant la Marche que l'annonce a été faite : le massacre de la Desbanda venait d'être reconnu « Lieu de la Mémoire Démocratique » par le gouvernement espagnol, grâce à ce patient travail mémoriel de plusieurs années, par le gouvernement espagnol.

Reconnaissons que notre participation en terme de kilomètres parcourus a été modeste... mais notre séjour était court et nous voulions absolument aller aussi dans la sierra pour voir où était stationné le bataillon français Henri Vuillemin de la 13<sup>e</sup> Brigade en février 1937. D'autant que notre ami et adhérent Patrick Diaz, habitant de Salobreña, était en contact avec un historien qui se proposait de nous emmener sur les lieux. Enfin, nous voulions faire une visite à Viznar pour savoir où en étaient les recherches sur les fosses communes dans ce village (voir *Bulletin n°40 de décembre 2022*) et, si comme le maire le souhaitait, l'ouverture des fosses avait débuté.

Pour décrire les conditions apocalyptiques de la fuite de la population en février 1937, les combats menés par la 13<sup>e</sup> BI. intervenue en urgence pour arrêter la progression fasciste avec le bataillon Tchapaïev, et tenir ensuite le front avec le bataillon Henri Vuillemin, nous emportions avec nous deux récits de brigadistes français celui de Louis Conties<sup>(1)</sup> et celui de René Moncharmont<sup>(2)</sup> retrouvés dans les archives des BI. (*textes encadrés à part*).

Nous avons également avec nous les récits concernant la dernière intervention de l'escadrille Malraux à la demande de l'Etat-Major républicain, qui, après avoir bombardé la veille les troupes italo-franquistes, verra ses 2 derniers avions Potez définitivement détruits le



*Une étape de la marche à Peñon del cuervo*

lendemain 11 février 1937, mettant de facto fin à l'histoire de l'escadrille faite d'avions.

<sup>(1)</sup> Louis Conties – né le 28/6/1909 à Béziers. Métallurgiste. Arrivé en Espagne le 7/11/1936, affecté au service sanitaire du bataillon Henri Vuillemin de la 13<sup>e</sup> BI. A d'abord combattu à Teruel, puis en Andalousie, enfin à Brunete. En septembre 1937, il est affecté au centre de rééducation des blessés de Mahora (atelier de menuiserie) jusqu'en avril 1938, puis à la 14<sup>e</sup> BI. A son retour en France, il se dirige vers Alès.



Monument à Salobreña



<sup>(2)</sup> René Moncharmont, arrive en Espagne le 6/2/37 depuis Paris. Le 9/2 il part avec la compagnie de mitrailleuses du bataillon Henri Vuillemin de la 13<sup>e</sup> BI pour l'Andalousie (front de la Sierra Nevada, puis combats de Pozoblanco dans la Sierra Morena) et Brunete où il est blessé. Hospitalisé, puis passé par le centre de rééducation des blessés de Mahora, il est rapatrié en France le 16/12/1937. Il a laissé dans les archives des BI un récit de son parcours espagnol.

#### **Louis CONTIES, du service sanitaire de la 13<sup>e</sup> Brigade Internationale en février 1937 :**

« ...Nous apprenons que les troupes aéroportées de Séville se sont mises en route vers Málaga, port du sud de l'Espagne d'une grande importance stratégique. Mussolini espère l'occuper et en faire une base de débarquement des troupes venues d'Italie. Il se voit déjà maître de la Méditerranée, côtes françaises comprises.

Málaga, ville de 100 000 habitants, est défendue par des colonnes républicaines, créées à la hâte et trop faibles pour s'opposer à une armée dotée des moyens les plus modernes. Bombardée à la fois par terre et par mer, Málaga est occupée par les Italiens le 8 février. Les soldats de Mussolini qui ont fait la campagne d'Abyssinie où ils ont pris l'habitude de la férocité, traitent les Malagueñais comme les Abyssins.

Sur cette route unique du bord de mer qui, sur 200 kilomètres, longe la Sierra Nevada de Málaga à Almeria, piétineront pendant des jours et des nuits des femmes, des enfants, des vieillards mêlés à quelques soldats espagnols isolés ou en groupes qui ont gardé leurs armes dans l'espoir de se battre. Le général Gómez qui essaya de désarmer un de ces groupes devra s'incliner devant la ténacité de ces soldats qui, un peu plus tard, se serviront de leurs armes dans la région de Cordoue pour aller défendre les mines de Pozoblanco.

*De la mer, les croiseurs franquistes le Baleares et le Canarias - dont le général Queipo de Llano commande la manœuvre - ne cessent de bombarder la côte où fuient un nombre considérable d'enfants, de femmes et de vieillards. Le flot de l'exode est grossi par l'arrivée continue de paysans de la Sierra Nevada dont les villages sont menacés d'être occupés par les fascistes. Chacun se traîne comme il peut, écartant les cadavres. Les uns vont à pied, d'autres en charrette, d'autres encore montés sur leur mule. Des femmes s'accrochent à des enfants tués ; des enfants à leur mère assassinée. À partir de Motril où ils ont pu recevoir quelques secours des bataillons républicains, ils se sentent moins désespérés mais ils sont toujours plus écrasés par la fatigue et tout aussi menacés par les navires franquistes.*

*À notre poste de secours d'Aguadulce, nous voyons arriver la file interminable des survivants à la canonnade, à la faim, à l'épuisement. Nos possibilités pour leur venir en aide sont limitées. Nous pansons les blessés légers, transportons les blessés graves dans les hôpitaux. Nos cuisiniers préparent, avec toutes les denrées possibles, y compris une partie de nos rations, toutes sortes de soupes qui sont, bien sûr, les bienvenues. »*

Source : Récit Dreyfus Mahora, Georges Dreyfus, p. 69



## SUR LES TRACES DE LA 13<sup>e</sup> BRIGADE INTERNATIONALE



*Panorama dans la sierra de Lujar*

Avec l'aide de l'historien local Fernando Alcalde Rodriguez, nous avons retrouvé les traces du cantonnement de l'un des lieux occupés par la 13<sup>e</sup> Brigade en février 1937 dans la sierra de Lujar, en face de la ville d'Orgiva.

L'Etat-major de l'armée républicaine avait donné pour instruction à la 13<sup>e</sup> Brigade et à ses bataillons d'empêcher les colonnes italiennes et franquistes stationnées non loin de Cordoue d'emprunter la route qui serpente dans le corridor de la vallée en direction de Malaga, de Salobreña et de Motril dans le but de faire leur jonction avec les autres détachements italiens, allemands et franquistes déjà présents sur le littoral méditerranéen.

Les bataillons Henri Vuillemin et Tchapaïev sont arrivés dans la sierra Nevada début février. Ils se déploieront et s'enfonceront dans la montagne sans équipements spéciaux et sans même avoir pris le moindre repos depuis la bataille de Teruel. Henri Vuillemin se positionne dans la sierra de Lujar en face de la Ville d'Orgiva et le bataillon Tchapaïev se positionne plus haut dans l'Alpujarra en face du village de Trevelez. A vol d'oiseau, 20 km les séparent mais, par la route de la montagne, la distance qui les relie est de 80 km. Mission : couvrir Almería.

Du 21 février au 27 mars, les bataillons de la 13<sup>e</sup> Brigade s'accrocheront et tiendront leurs positions dans le froid et la neige en menant une guerre de positions.

Après s'être acquittée de sa mission de stabiliser le front, la 13<sup>e</sup> Brigade, le 27 mars 1937, est appelée à se rendre sur un autre théâtre d'opérations en Andalousie dans le secteur de Pozoblanco.

C'est sur le site du cantonnement du bataillon Henri

Vuillemin en face d'Orgiva que nous avons retrouvé un objet insolite : une boîte de conserve oxydée ayant été perforée sur les côtés. Intrigué par notre découverte, Fernando Alcalde Rodriguez nous a expliqué que l'usage des ouvertures sur les côtés de cette boîte permettait aux brigadistes d'entretenir un petit foyer de braises afin de pouvoir se réchauffer les mains sans se faire repérer par l'ennemi en face.

*Récit de René Montcharmont, jeune ouvrier parisien de la compagnie de mitrailleuses du bataillon Henri Vuillemin, sur les conditions de leur « séjour » dans la sierra (archives des Brigades Internationales – 1937)*

« ...Après trois jours de chemin en camions nous arrivons le 15 au soir à Almeria. Les rues de la ville sont dans une obscurité totale car là aussi, l'on craint fortement de bombardements tant par l'aviation que par les bateaux rebelles. Une foule énorme grouille dans les artères de la cité ; ce sont les réfugiés de Malaga qui, fuyant ce port occupé le 11 par les troupes mercenaires italiennes, ont réussi après plus de deux cents kilomètres, faits soit à pied pour la majorité, sur mules ou en camions pour d'autres, à arriver jusqu'ici. L'on nous cantonne à 8 km de la ville, à Aguadulce, où nous restons pendant trois jours, durant lesquels le pitoyable défilé continue sans interruption ; il faut que je souligne ici la belle conduite de nos camarades des Brigades Internationales. J'ai vu des copains qui, n'ayant que le strict nécessaire pour s'alimenter,



*Avec notre guide  
Fernando Alcalde Rodriguez  
dans la sierra  
face à Orgiva*

nous faisait la chasse et nous menaçait de sanctions.

De là, nous sommes partis plus loin dans la Sierra afin de couper la route aux Maures et fascistes italiens. Nous prenons position le 20 février sur les hauteurs face au village d'Orgiva, alors que notre 2<sup>e</sup> Compagnie appuyée par la seconde section de la CM, va occuper les hauteurs de la Sierra Lujar, secteur des mines entre Motril et Orgiva.

Dire ce que fut notre vie à la Cañada, ainsi se nommait notre position, sera très simple. Face à ma pièce, à environ 1500 m, nous avons à faire à un blockhaus fasciste possédant trois ou quatre mitrailleuses. Les premiers jours ils nous gratifient de quelques rafales ; ne leur répondant à cause de la portée plutôt grande entre eux et nous, ils se décident à nous ficher la paix et la vie est plutôt calme, même monotone. Nous n'avons plus à craindre que les bombardements d'une batterie ennemie placée en retrait du village et qui nous envoie, à l'heure de la soupe, matin et soir, de quoi assaisonner notre maigre pitance. A ma pièce, j'ai à déplorer la mise hors service du camarade Aubach blessé par un shrapnel, et un autre jour un poste de fusil-mitrailleur fut cruellement décimé par un obus tombé en plein milieu de copains : résultat deux morts sur le coup, trois blessés graves dont deux sont morts par la suite (un ayant les deux jambes arrachées et l'autre blessé aux bras, à la poitrine et à la tête). Je peux dire sans crainte d'aller contre la vérité que, sur ces positions, ce ne furent pas les fascistes nos plus dangereux ennemis, mais les circonstances atmosphériques et le manque de ravitaillement. Pluie, vent, bourrasque, tous les éléments semblaient être les alliés de ceux

d'en face, et nous avons eu des nuits et journées très dures, devant prendre la faction sous une pluie diluvienne et le vent nous glaçant tout le corps. Personnellement, j'ai gardé dans ces conditions pendant trois jours des vêtements archi-trempés. Une autre chose nous ayant beaucoup incommodés est la composition du sol. Dans cette partie de la montagne où notre Bataillon était en position, il était tout à fait impossible de nous aménager des abris suffisants contre les intempéries. Premièrement, la nature même du sol, pierres ou rochers, ne nous permettait pas de travailler durant la nuit, et lorsque nous voulions œuvrer durant le jour, alors c'était ceux d'en face qui nous en empêchaient. Cet état de choses dura près d'un mois, c'est-à-dire jusqu'aux environs de la seconde quinzaine de mars. À ce moment, nous partîmes occuper une position qu'avaient tenue jusqu'alors les camarades espagnols du Bataillon Octubre au bord du Rio Guadalfeo, beaucoup plus rapprochée du village d'Orgiva que celles que nous occupions auparavant.

C'est sur ces nouvelles positions que je pris vraiment connaissance de ce que nous appelions entre nous « Promenades dans la nature ». Ma pièce était placée en éperon sur le flanc gauche du PC du Bataillon, ce qui veut dire que nous étions à huit hommes tout à fait isolés du Bataillon en cas d'attaque car nous étions à moins de 500 mètres devant les postes de FM. Heureusement pour nous, j'avais aménagé l'emplacement de ma « Colt » sur un rocher dominant un petit ravin de sept à huit mètres de haut. Et possédant une vingtaine de grenades, de ce fait, je me trouvais un peu plus tranquille. Face à nous, de l'autre côté du rio, nous avions des jardins et maisons occupés par les forces fascistes et, tous



les jours, nous voyions de nombreux troupeaux paître dans les pâturages. De notre côté du rio, il y avait aussi plusieurs maisons abandonnées par leurs habitants. Il est très compréhensible que ces troupeaux de l'autre côté et ces maisons et jardins du nôtre nous donnèrent l'envie d'aller améliorer un peu notre ordinaire car nous commençons à être un tant soit peu rassasiés du traditionnel « singe ».

Plusieurs copains ayant essayé d'aller faire un tour la nuit furent dérangés ou crurent être surpris et cela donna lieu à un gaspillage de munitions et grenades. C'est à ce moment que, après avoir causé avec le Capitaine de la 1<sup>ère</sup> Compagnie où nous étions en subsistance et après avis du commissaire politique, je descendis un après-midi avec deux copains de ma pièce. Nous nous coulâmes un bel après-midi au fond du ravin et nous arrivâmes sans encombre après une demi-heure de marche environ, à près de 100 m de la première maison au nord du rio. Seulement, voilà... il nous fallait traverser au moins quatre-vingt mètres de terrain découvert et... face à nous... à moins de 200 m de l'autre côté, une maison dans laquelle étaient retranchés une trentaine de fascistes avec deux mitrailleuses... Enfin, ayant jeté un coup d'œil dans la direction de ma pièce et ayant aperçu le signal par lequel les copains me signalaient qu'ils nous avaient à vue ainsi que la maison d'en face, nous bondissons et traversons à découvert au grand galop... ouf... nous sommes dans les jardins...

oranges, mandarines et citrons pendent aux branches et n'attendent qu'une main charitable qui les mettent à l'abri dans un sac. C'est ce que nous nous empressons de faire et ensuite, grenades en mains, nous faisons un petit tour dans les maisons à seule fin de voir, si par hasard il n'y aurait pas un abruti d'en face de caché par-là afin de nous surveiller de plus près. Rien. Nous repartons, courbés en deux, dans le lit d'un petit fossé et arrivons de nouveau devant le terrain découvert. Un coup d'œil sur la maison d'en face... un autre coup d'œil dans la direction de ma pièce et sur signal nous indiquant que l'on ne nous quitte pas de vue, nous recommençons la manœuvre antérieure, c'est-à-dire à courir comme des lapins pourchassés par un lièvre. Une fois à l'abri dans le jardin, nous soufflons un peu et ensuite nous nous acheminons péniblement, la côte est raide et les sacs lourds, vers notre cantonnement.

Arrivés aux cuisines de la 1<sup>ère</sup> Compagnie, nous sommes reçus avec joie par les cuistots et le *politico* car en dehors des oranges, citrons et mandarines, nous remontons aussi oignons, haricots et huile récupérés dans les maisons.

Cette expédition m'ayant mis en goût par la façon dont elle fut réussie, je l'ai renouvelée trois ou quatre fois par la suite, et chaque fois en plein après-midi, ayant autant de bonheur, à part que deux fois j'ai profité du mauvais temps et de la pluie pour le faire. »



La boîte de conserve trouvée sous nos pas

## À VIZNAR, SUR LE SITE DES FOSSES COMMUNES QUI VIENNENT D'ÊTRE DÉCOUVERTES



*Lieu de mémoire du Barranco de Viznar*

L'actualité mémorielle et l'intérêt porté dans la presse régionale sur la présence des archéologues de l'Université de Grenade sur le site du *Barranco de Viznar* ont amené notre délégation à se rendre sur place pour nous renseigner sur l'état d'avancement des projets d'ouverture et d'exhumation des fosses communes dont le maire, Joaquim Caballero Alfonso, nous avait entretenus en mars 2022 .

En l'absence du maire, son adjointe a bien voulu recevoir la délégation de l'ACER afin de nous faire un point d'information sur les développements en cours dont la mairie se félicite : en effet, à ses dires, les problèmes rencontrés avec la *Junta de Andalucía* seraient en passe d'être surmontés. Ils faisaient jusqu'à obstacle à l'ouverture des fosses.

Les archéologues sont maintenant à l'œuvre depuis plusieurs semaines.

Après une présentation rapide de leur action et des données de leurs découvertes sur le site du *Barranco de Viznar*, il nous fut proposé de rencontrer dans les locaux dédiés du laboratoire les personnels chargés des analyses et de l'identification des squelettes retrouvés à ce jour. Ce n'est pas sans un sentiment d'appréhension que nous sommes entrés dans les locaux où s'effectuent les travaux d'identification des squelettes et l'inventaire des objets retrouvés dans ce qui subsistait encore des effets personnels non encore dégradés : soigneusement étiquetés, répertoriés et classifiés.

Il s'agit d'un travail minutieux, effectué suivant les méthodes de la police scientifique d'aujourd'hui afin de pouvoir, concernant chacun des squelettes retrouvés, répondre à la question du mode opératoire des bourreaux que l'archéologue nous a montré.

Puis, dans un deuxième temps, sur le site des fosses ouvertes, nous avons rencontré l'archéologue en

charge de communiquer avec la presse. Lors de notre visite, deux équipes d'archéologues s'employaient à dégager avec d'innombrables précautions les squelettes de personnes suppliciées en ces lieux.

L'image qui restera sans doute longtemps gravée dans nos mémoires est celle dont les crânes témoignent pour la plupart du mode d'exécution employé par les franquistes : tous en effet ont été impactés par le tir à bout portant ; d'un fusil ou d'une arme de poing qui les ont fracassés et traversés.

Depuis notre visite du site et du laboratoire d'analyses en février 2024, le journal *El País* a publié en date du 24 avril un article faisant état sur le site des fosses communes de Viznar de la terrible découverte des archéologues de l'Université de Grenade : au fond d'une fosse, le squelette d'un enfant dont l'âge se



*Devant une fosse en cours de fouille*



situerait entre 11 et 14 ans. Son crâne était perforé par deux impacts de balle. A côté de lui, les archéologues ont retrouvé un crayon et une gomme.

Paco Carrion, professeur d'archéologie à l'Université de Grenade, et les archéologues qui font équipe avec lui pour réaliser les travaux en cours ont été durement éprouvés par cette macabre découverte.

En invitant son auditoire à imaginer la situation il aurait déclaré : « Il nous faut imaginer un gamin sans défense sur le point d'être exécuté ». Il aurait ajouté : « C'était le dernier corps que nous avons trouvé au fond de la fosse. Cela signifie qu'ils ont tué le gamin en premier. Il y avait 14 autres corps sur lui !!! ».

Les fosses communes du franquisme à Viznar sont un sujet encore tabou dans la capitale provinciale et dans les médias locaux. En parler aujourd'hui c'est essayer d'empêcher que la porte des crimes d'un passé qui ne passe toujours pas ne se referme sur l'oubli, et c'est rendre hommage au travail des archéologues (aux professionnels et aux bénévoles) de l'Université de Grenade sans lequel la vérité historique continuerait d'être niée.

Récit du voyage en Andalousie  
**Claire ROL-TANGUY**  
et **Jean-Paul CHANTEREAU**



*Au laboratoire des analyses et identification de l'Université de Grenade*



*Avec le responsable de la communication du Barranco de Viznar (Université de Grenade)*

## ÉDITION DE LIVRES PAR L'ACER : CONTINUER LE TRAVAIL MÉMORIEL

Durant l'année 2024 écoulée, plusieurs événements ont eu lieu en Occitanie autour des livres édités par l'ACER (Zeitgeist Éditions): conférences, lectures dramatisées, interventions universitaires, etc.

La lecture spectacle intitulée *No pasaran : Au cœur des Brigades internationales* a été jouée pour la troisième fois (après l'Aveyron et Nîmes déjà), par Patrick et Françoise Demougin, membres de l'ACER, à Nîmes le 5 octobre devant une salle comble. Dans ce spectacle, rappelons-le, la mise en scène allie narrations, poèmes, chansons, images d'archives, dessins et photos d'époque.

Le 24 mai, au Prolé, lieu culturel nîmois, Françoise Demougin a donné une conférence sur Lisette Vincent et son récit : *Histoire d'une colonie d'enfants espagnols, une institutrice dans les Brigades internationales* (Zeitgeist Éditions, 2023).

Le 5 décembre, à Toulouse, une journée d'étude a été organisée par Nicolas Bianchi (membre du jury du prix universitaire Henri-Rol-Tanguy) et Hélène Beauchamp, portant sur les écritures de soi dans la guerre d'Espagne: *S'écrire sous le feu* (la formule « sous le feu » est utilisée par Ernest Hemingway dans l'avant-propos de sa pièce *La Cinquième colonne*, écrite en 1937-38).

Cette journée a réuni des chercheurs de diverses universités françaises et canadiennes dans la double démarche de poursuivre l'identification, la contextualisation et l'analyse des corpus d'une part, et, d'autre part, de généraliser l'étude de la forme du texte (structure, style, intertextes, inscription générique, socialité – manifestation du social et du politique –, etc.) dans ses constantes interactions avec les événements et les autres discours sociaux de son temps. Cette journée a vu notamment intervenir Françoise Demougin (*Lisette Vincent et l'Histoire d'une colonie d'enfant espagnols pendant la guerre d'Espagne : d'un récit à l'autre*) et Nicolas Bianchi (*Le récit de Marcel Sagnier : un faux carnet de guerre contre l'écriture de soi*). Françoise Demougin a montré comment le témoignage de Lisette Vincent, rédigé sur commande, échappait à une identification générique simple par une grande labilité narrative.

Nicolas Bianchi a, pour sa part, notamment comparé le texte édité par l'ACER avec le texte signé des trois auteurs Sagnier, Vittori et Tanguy paru en 1938 dans *L'Épopée des volontaires de la liberté*, démontrant ainsi comment le texte de départ de Sagnier avait été « lissé » pour que tout brigadiste puisse s'y reconnaître. Les différentes communications et les débats qui ont suivi ont permis de mettre en valeur l'intérêt à la fois historique et littéraire, la complexité, de ces « écritures

de soi » particulières où se joue une tension entre intime et politique, entre intime et collective.

L'intérêt du public, toujours nombreux à chaque manifestation, montre, s'il en était besoin, la qualité et la puissance des récits édités.

L'ACER continue ainsi son patient travail mémoriel, en multipliant les supports utilisés : spectacles vivants, conférences, fictions, récits-témoignages, (gagions que podcasts, bandes dessinées et chansons ne tarderont pas !), pour que ne soit pas oubliée la dette morale qui est collectivement la nôtre envers les combattants pour l'Espagne républicaine.

Au-delà de cette dette, le travail de l'ACER et de ses membres apparaît aujourd'hui, où de sombres menaces existent, comme une nécessité pour que s'élançent à nouveau « le souffle de la connaissance et le magnétisme de l'intelligence » (R. Char).

### NOUVELLE PUBLICATION DE L'ACER EN 2024



Aux Zeitgeist Éditions, *La Quatorzième dans la bataille de l'Èbre (été 1938)*, dans la collection « Espagne/ACER-Volontaires en Espagne républicaine » (12 €)

Pierre Landrieux, de Paris, et Aldo Jourdan, de Nice, donnent à lire ici « leur » passage de l'Èbre, la dernière grande bataille de la guerre d'Espagne, avec la XIV<sup>e</sup> Brigade internationale La Marseillaise. Tous deux racontent leur participation à cette offensive militaire, entre combats, douleurs et espoirs.

Pour se procurer le livre, le commander sur [acer-aver.com](http://acer-aver.com)



## L'AIDE AUX ENFANTS RÉFUGIÉS ESPAGNOLS À GENNEVILLIERS



*Collecte de lait par les Jeunes filles de France de Gennevilliers – Plusieurs militants sur ce cliché connaîtront les arrestations et la déportation © Archives de Gennevilliers*

Tout au long de la guerre en Espagne, les banlieues populaires en France ont organisé des collectes de vivres, de médicaments mais aussi au sein d'organismes locaux le recensement de familles d'accueil pour enfants seuls ou accompagnés.

Les premiers réfugiés du pays basque arrivent au printemps 1937 et le mouvement va s'amplifier jusqu'à la chute de la République. Les communes de gauche mettent à la disposition de ces réfugiés provisoirement leurs centres de vacances, le temps de faire une pause et de trouver d'autres solutions. Parmi tous les lieux d'accueil, une ville ouvrière a marqué cette époque par son engagement exemplaire : Gennevilliers. Il est vrai que son maire, Jean Grandel, élu en octobre 1934, a fait très fort. La solidarité, on connaît dans cette ville. Quelques jours après son élection, il rétablit la distribution d'une soupe populaire dans la ville. Moins de deux mois après, la ville se dote d'un premier centre de vacances pour ses petits défavorisés. C'est le « Château du Bonheur » à Granville. Ce centre de vacances aura une belle histoire au cœur de 1939. D'autres centres de vacances de Gennevilliers vont accueillir en 1937 et 1938 des réfugiés espagnols.

A l'automne 1938, la ville lance un plan massif pour trouver des familles d'accueil. Louise Cadoret, maire adjointe, et une équipe

autour du jeune Pierre Kerbarstard, remplissent la mission avec le repérage de près de 300 noms de famille. Pour l'Espagne, Gennevilliers a déjà affrété une péniche, puis quatre camions en plus des collectes chaque dimanche par les Jeunes filles de France ou en soutien de collectes nationales organisées par le Secours Populaire de France ou le Secours Rouge International qui ont de grosses sections sur la ville.

Le château Bonheur tient son nom de son ancien propriétaire, Georges Bonheur. Ce dernier est en grande



*Jean Grandel au milieu des réfugiés espagnols à Granville – 1939 © Archives de Gennevilliers*

difficulté financière en mai 1935. Gennevilliers cherche d'urgence à ouvrir un premier centre de vacances. Les premiers colons vont vite arriver.

Au moment de la *Retirada*, le conseil municipal de Gennevilliers vote le 24 janvier 1939 pour accueillir en nombre des réfugiés espagnols dans son centre de vacances à Granville.

Le gouvernement Daladier ouvre la frontière du 28 janvier au 13 février, et 1160 réfugiés arrivent le 1<sup>er</sup> février à la gare de Foligny. Six cents sont dirigés sur Cherbourg, 180 sur Gouville-sur-Mer et 383 sur Granville dont 151 enfants de moins de 12 ans. Le sous-préfet d'Avranches, Albert Godal, le maire de Granville et Jean Grandel, le maire de Gennevilliers, assistent à leur débarquement, les réconfortent et les accompagnent jusqu'aux autocars en direction du Château Bonheur. L'autorité préfectorale confie la direction du Centre à un ancien fonctionnaire des douanes. La ville de Gennevilliers délègue des secrétaires bilingues, du personnel de cuisine et des animateurs. Les réfugiés ont fui au plus vite et arrivent totalement démunis. Aussitôt, l'Union des Femmes de France qui représente la Croix Rouge à Granville, se mobilise pour trouver vêtements, chaussures, lingerie. Le Conseil Municipal de Granville vote à l'unanimité une subvention de 5 000 francs et de très nombreux dons de particuliers arrivent. Quelques coiffeurs et autres corps de métiers viennent sur place gratuitement.

Au mois de mars 1939, une grande fête est organisée au Château devant plusieurs centaines de personnes enthousiastes. Des sociétés musicales de Granville et des groupes de danses espagnoles participent. On chante même *La Marseillaise* en chœur. Au mois de mai, l'équipe de football de l'Union Sportive de Granville rencontre une sélection de réfugiés sur le terrain de la colonie. Peu importe le résultat, ici comme ailleurs, le sport et la musique unissent les deux peuples.



*L'équipe des réfugiés espagnols (Château Bonheur).  
Les joueurs des 2 sélections regroupés pour un cliché fraternel – Mai 1939*

Le 12 juin 1939, une très grande partie des réfugiés s'apprentent à quitter Granville pour se rendre en Lozère à Saint-Chély-d'Apcher (il y a une zone industrielle) sur consigne de la préfecture. Parmi les nombreux remerciements, ne sont pas oubliés : le corps médical

de Granville, le dispensaire d'Hygiène sociale et bien sûr les Maires des deux villes, les associations citées et la masse de bénévoles, qui ont marqué leur profonde fraternité.

J'ai retrouvé une déclaration post-1945 d'un petit réfugié arrivé en 1937, il raconte : « J'avais mes trois frères avec moi et nous avons tous été hébergés à Gennevilliers, ce qui devait nous permettre de nous voir souvent. Gennevilliers fit vraiment des choses formidables pour nous qui avons tout perdu ou presque. Nous étions quinze petits Espagnols de la même rue où j'habitais. Nous allions à l'école, bien sûr, et tous les jeudis au patronage. En été, en colonie de vacances. Tout était gratuit pour nous, le cinéma, la cantine, les colonies de vacances. Nous percevions des vêtements et des blouses pour aller à l'école. En 1939, nous sommes tous repartis en Espagne. Quant à moi, je suis revenu à Gennevilliers en 1940 et j'y suis depuis demeuré ».

C'est le témoignage de Manuel Guevas, évacué de Santander, il avait à l'époque 10 ans. Sept ans plus tard, au mois de septembre 1944, Manuel Guevas s'engagea dans le régiment de Paris, commandé par le Colonel Fabien. (in *Gennevilliers évocation historique* T 2 p.187)

Sur le net, fleurissent des photos du Château Bonheur très récentes et en rien comparables avec 1936. Pour voir la colonie telle qu'elle fut, il y a petit film d'accès très facile sur le site Ciné Archives - *Le Château du Bonheur de 1936*. La présentation du film par Jean Grandel est de 1937, on le remarque au bandeau noir sur sa veste qui correspond à la mort de son fils Ilitch.

Dans le même catalogue plusieurs films, dont *Levés avant le jour*, sont à voir aussi.

**Claude DESMAZURE**

*Source : Archives de la ville de Gennevilliers – Didier Comelec – Société d'Histoire de la Ville de Granville – Jean Laffitte in Gennevilliers évocation historique Tome 2 pages 186/187.*



*Jean GRANDEL ancien responsable de la fédération des Postes, est sollicité au printemps 1937 pour organiser l'acheminement et la distribution du courrier des Brigades Internationales Jean GRANDEL à Albacete en 1937 coiffé de son béret avec l'insigne du SRI © Archives de Gennevilliers*



## DÉLÉGATION DE L'ACER EN CATALOGNE - 86<sup>e</sup> ANNIVERSAIRE DE LA BATAILLE DE L'EBRE

Les informations en provenance de Catalogne sur les avancées des recherches menées par la Généralité pour retrouver les fosses communes des volontaires internationaux tombés de juillet à septembre 1938 pendant la bataille de l'Ebre nous incitaient depuis un moment à nous rendre sur place. Et lorsque nous avons appris qu'une commémoration était prévue cette année à Amposta pour rendre hommage à la 14<sup>e</sup> BI qui avait lancé le 1<sup>er</sup> acte de cette grande bataille le 25 juillet 1938, nous avons décidé de partir en délégation (composée de Solédina et Jean-Paul Chantereau, Bruno Belliot et moi-même), en préparant un programme de rencontres institutionnelles et associatives.

Nous avons donc participé le dimanche 21 juillet à l'hommage rendu à la Torre de la Carrova, le long la rive droite de l'Ebre, par la Généralité de Catalogne, le COMEBE (qui gère les espaces de la bataille de l'Ebre) et la Mairie d'Amposta aux combattants du bataillon Commune de Paris qui avait réussi à franchir le fleuve, mais n'avait pu se maintenir face à l'ennemi de plus en plus nombreux. Cette opération de diversion décidée par le commandement militaire républicain pour attirer l'ennemi dans ce secteur- et faciliter le passage du gros de l'armée républicaine plus en amont du fleuve - réussira mais au prix de pertes énormes, décimant le bataillon Commune de Paris. Une évocation émouvante par un historien local a décrit les conditions de la bataille et le sacrifice des combattants qui seront très peu nombreux à pouvoir revenir sur la rive gauche du fleuve.

La rencontre avec le directeur de la Mémoire Démocratique de la Généralité de Catalogne et l'historien en charge du programme Alvah Bessie pour

la recherche des brigadistes disparus en Catalogne fut très intéressante. Ils nous firent un exposé sur les dernières informations à propos de l'existence d'une fosse commune (dite de Manies) près de l'Ebre qui pourrait contenir beaucoup de corps de combattants de la 14<sup>e</sup> BI et pour laquelle ils poursuivent les recherches.

D'autres lieux de sépultures de Français sont répertoriés dans le secteur et ont fait l'objet de publications. Dans l'échange ainsi créé, nous leur avons fait part de nos activités mémorielles en France, de la publication cette année de récits de volontaires sur la bataille de l'Ebre et de nos projets pour le 90<sup>e</sup> anniversaire des BI en 2026, tous bien accueillis par nos interlocuteurs.

A l'aide des documents édités par la Généralité pour faire connaître les lieux de la bataille de l'Ebre (brochure touristique avec carte des lieux et texte explicatif...), nous décidons de rechercher le QG de la 14<sup>e</sup> installé dans le delta de l'Ebre avant le début de la bataille. Après avoir vu les endroits de ce qui constituait la ligne de front républicaine fortifiée, nous arrivons au mas de Bernis, fléché comme étant le lieu du QG de la 14<sup>e</sup> et la curiosité nous amène à une casemate pour nid de mitrailleuse. Et là, quelle émotion en découvrant les photos de Sagnier, Tanguy, Lister... on se dit, oui, ils étaient bien là au mois de juillet 1938, au milieu des rizières et des palmiers !



Avec Alfons ARAGONESSES AGUADO,  
Directeur de la Mémoire Démocratique de Catalogne  
et l'historien Jordi MARTI RUEDA



dépliant touristique sur la bataille de l'Ebre  
dans le delta © Archives de Gennevilliers

La visite se poursuit, encore une casemate... et nous rencontrons les propriétaires du mas, devenu un *club-housing* qui accueille visiteurs et vacanciers ; une conversation sympathique s'engage car ils connaissent l'histoire du lieu. Puis, nous partons le long de l'Ebre sur la rive gauche, pour retrouver l'emplacement de la stèle posée lors du voyage mémoriel organisé en 2008. Mais cette fois sans succès.

Grâce aux contacts noués sur internet au fil du temps, nous rencontrons Ivan York, qui habite la moitié de l'année au village d'El Perello, et qui travaille à garder la mémoire des volontaires internationaux tombés dans le secteur d'Amposta. Il nous fait visiter le petit musée local réalisé par un habitant avec ce qui a pu être collecté dans les champs alentour ou chez les habitants pour garder la mémoire de cette grande bataille (armes et munitions,

affiches, uniformes, etc). Ivan nous amène ensuite au cimetière où un petit mémorial rappelle la présence de combattants britanniques dans la fosse commune, dont plusieurs ont pu être identifiés.

Autre rencontre avec Alan Warren, historien qui coordonne un groupe qui se consacre à l'histoire des Brigades, bien connu des descendants de volontaires anglo-saxons qu'il guide sur les champs de batailles de l'Ebre ou d'Aragon. Il tient sur Facebook *Porta de la Historia* - la chronique de toutes les initiatives en Espagne autour des Brigades Internationales. Nous montons ensemble à la cote 705, dans le cadre grandiose de la sierra au-dessus de Gandesa, pour participer à la cérémonie annuelle de la Quinta de Biberon à la mémoire des jeunes recrues des deux armées.



Fotografia de la Colonia Agrícola San José de comienços del siglo XX.  
Fotografia de la Colonia Agrícola San José a principios del siglo XX.

Le mas de Bernis dans les années 1930



À l'intérieur d'une casemate



Le mas de Bernis aujourd'hui



Panneau explicatif au Mas de Bernis, QG de la 14<sup>e</sup> BI en 1938



Avec Ivan York devant le mémorial aux Internationaux enterrés dans la fosse commune du cimetière d'El Perello



Retour à Corbera où nous retrouvons l'historien Josep Munte i Mateu (auteur de deux livres sur l'emplacement de tombes de brigadistes sur les terres de l'Ebre), et Josep Maria Alvarez, habitant de Corbera et mémorialiste local. Ils nous emmènent sur les lieux des derniers combats de la 12<sup>e</sup> BI, et surtout de la 14<sup>e</sup> BI au mois de septembre 1938 dans les sierras de Pandols (après le retrait des BI, c'est l'armée républicaine qui viendra tenir la ligne de front).

Sur des chemins de terre, il n'est pas difficile de trouver encore des balles, des éclats d'obus, et des restes d'abris creusés pour se protéger des bombardements. Les lieux n'ont pas encore été investigués, et la Direction de la Mémoire Démocratique nous dira que cela sera fait à l'avenir. A l'aide de cartes, Josep Munte nous indique dans le paysage l'emplacement des PC des quatre bataillons de la 14<sup>e</sup> BI (Commune de Paris, André Marty,

Vaillant-Couturier, Henri Barbusse), puis nous montons jusqu'au Col de Cosso où se trouvait le PC de la 14<sup>e</sup>.

#### **DERNIER ÉCHO DE NOTRE DÉLÉGATION EN CATALOGNE**

Rendez-vous avait été pris avec le Directeur de la Mémoire, Histoire et Patrimoine de la Mairie de Barcelone pour lui soumettre notre souhait d'installer une stèle au mémorial du Fossar de la Pedrera à la mémoire de tous les volontaires français tombés en terre d'Espagne, aux côtés d'autres stèles existantes de contingents internationaux. Depuis, nous avons reçu l'accord de principe de la municipalité, qui reste maintenant à concrétiser dans la perspective d'organiser une cérémonie pour le 90<sup>e</sup> anniversaire de la création des BI en 2026.

**Claire ROL-TANGUY**



*Zone occupée par l'un des bataillons de la 14<sup>e</sup> BI en septembre 1938*



*Un abri de combattant encore bien visible*



*En conversation  
avec l'historien Josep Munte  
et l'habitant de Corbera  
Josep Maria Alvarez*



# DÉCÈS DE JEAN-CLAUDE LEFORT, CO-PRÉSIDENT DE L'ACER

## HOMMAGE DE JOSÉ FORT

D'autres ont évoqué ou évoqueront le parcours de Jean-Claude. Je m'en tiendrais à trois souvenirs personnels parmi tant d'autres.

Le premier souvenir concerne l'engagement commun contre le colonialisme, pour la justice, le progrès social et l'internationalisme.

On nous appelait « la bande des trois » Jean-Claude, François Asensi et moi. Nous avons été responsables de la jeunesse communiste respectivement à Bagnolet, Aubervilliers et Montreuil.

Puis, nous avons pris, ensemble encore, des responsabilités fédérales et nationales.

Nous avons vécu des moments forts, intenses, marqués parfois par des désaccords.

Nous avons toujours réussi à nous retrouver.

Un seul problème n'a pu être résolu : la propension de Jean-Claude à remettre des heures et des heures la chanson qu'il avait en tête comme par exemple *Il est 5h, Paris s'éveille* ou *Aïcha*.

Chacun a suivi son chemin. Nos routes respectives n'ont jamais altéré nos engagements de jeunesse et notre amitié.

Le deuxième souvenir prend racine sur l'engagement de nos pères dans la lutte antifasciste aux côtés de la République espagnole.

Ceci explique pour une grande part le ciment de notre étroite relation.

Le colonel Henri Rol-Tanguy, Lise London, le colonel Louis Blézy nous ont « convoqués » un jour, sans guillemets serait mieux, pour nous dire : « nous vieillissons, nous allons disparaître. Faites en sorte que la mémoire de la guerre d'Espagne - première lutte contre le fascisme avant le déclenchement de la Seconde Guerre mondiale - ne disparaisse pas. »

Nous avons créé « Les Amis des combattants en Espagne républicaine » (ACER), aujourd'hui dirigé par Claire Rol-Tanguy.

Jean-Claude fut la cheville ouvrière de l'ACER. Deux députés, Jean-Claude et François, comme on dit, « ça aide ».

Au cours de ses voyages, Jean-Claude a récupéré à Moscou une partie des archives des brigades internationales. À Rio de Janeiro, il a convaincu le

célèbre architecte brésilien Oscar Niemeyer de réaliser la stèle aux brigades internationales installée au musée de la Résistance à Champigny.

Enfin, Jean-Claude et François ont obtenu du président Jacques Chirac et de Philippe Séguin, alors président de l'Assemblée Nationale, la reconnaissance, enfin, du titre d'ancien combattant aux brigadistes français.

À la fin des cérémonies du 60<sup>e</sup> anniversaire des brigades internationales à Barcelone et à Madrid, le colonel Rol-Tanguy qui avait présidé de nombreuses initiatives en compagnie de sa femme Cécile, particulièrement à l'ambassade de France, avait demandé à son fils, Jean, mon copain récemment décédé, d'organiser avant le retour à Paris, un repas avec les fils de ses camarades de combat en Espagne.

À la fin du repas, alors que nous évoquions Rol et la Libération de Paris, le colonel nous a dit avec force :

« Pour moi, mon premier combat antifasciste reste mon combat en Espagne ».

Le troisième souvenir, c'est Jean-Claude et la Palestine. Si pour Jean-Claude l'Espagne comptait pour beaucoup, il avait la Palestine au cœur. Durant ces dernières années, il

s'est totalement investi aux côtés du peuple palestinien martyrisé par les obscurantistes israéliens. Totalement investi à un point tel qu'à plusieurs reprises il a été menacé de mort.

Chacun se souvient de son action avec l'avocat Daniel Voguet pour la libération de Salah Hamouri qui deviendra plus tard l'époux d'Elsa, la fille de Jean-Claude.

Nous nous étions retrouvés à Ramallah pour le mariage d'Elsa et de Salah.

Des moments inoubliables de rencontre avec la famille de Salah et de ses camarades réprimés par les militaires israéliens.

Jean-Claude était un homme de conviction. C'était un internationaliste, un antifasciste.

À l'heure où l'extrême droite frappe à notre porte, il est bon de le rappeler.

Salut Jean-Claude.

*Un abrazo, hermano.*



Jean-Claude Lefort avec Henri Rol-Tanguy à l'Ambassade de France à Madrid - 1996



## OBSÈQUES DE MADELEINE RIFFAUD



## DISPARITION D'ANTONIO CAMPOS RODRIGUEZ



Antonio Campos Rodriguez, membre de l'ACER depuis de nombreuses années, nous a quittés le 21 septembre 2024. C'est avec émotion et une très grande tristesse que nous avons appris la nouvelle. Antonio a tiré sa révérence à la fin de l'été après une vie exemplaire.

Le parcours de vie d'Antonio est celui d'un fils de républicain

espagnol dans les Pyrénées Orientales, d'un résistant et d'un militant : celui d'un engagement antifranquiste et antifasciste sa vie durant pour la restauration de la démocratie en Espagne et des idéaux de la République espagnole.

Pour saluer une nouvelle fois sa mémoire, nous publions ci-après le texte que son épouse Angeles nous a adressé : un bel hommage à notre regretté Antonio, à notre ami et camarade.

« Antonio CAMPOS RODRIGUEZ s'est éteint à l'âge de 88 ans à son domicile, il avait une place si importante dans mon cœur comme dans ma vie, et ce sera difficile de combler tout ce vide. La cérémonie des obsèques était chargée d'émotion et de dignité. Parmi les nombreux bouquets et couronnes, se trouvait la corbeille de l'ACER, bel hommage avec les couleurs du drapeau de la république espagnole et celui du drapeau français. Magnifique trait d'union pour le combattant qu'il était car Espagnol de Leon avant tout, il avait une reconnaissance démesurée pour tous ceux qui au péril de leurs vies s'étaient rendus en Espagne sauver la République. En ce sens il avait de l'admiration pour mon père Emile Sabatier des BI, et pour ma mère communiste espagnole condamnée à mort par le franquisme. Et il se posait la question du retour de cette extrême droite et quelles actions pourraient l'arrêter, ou du moins la réduire à son plus bas niveau.

L'ACER était pour lui porteuse de ses valeurs et bien d'autres, qu'il a su transmettre à ses enfants et petits-enfants. Tous mes remerciements à l'ACER pour avoir pris sa place dans cette cérémonie de fin de vie de mon bel Antonio. Je remercie également les membres de L'ACER pour leur message bienfaisant dans ces moments si douloureux. »

24 novembre 2024 - Nous sommes peut-être 300 rassemblés cimetièrre du Montparnasse, section 29. L'ACER est bien représentée.

Babette Aubrac rend hommage à Madeleine Riffaud dont les combats et les idéaux : Résistance, décolonisation, proximité avec le PCF, étaient aussi ceux de ses parents : Lucie et Raymond Aubrac.

Madeleine Riffaud fut résistante, poète, journaliste ; sa vie fut un siècle d'engagement.

La peur est scandée dans son poème *Traquenard*, mais elle domestiqua cette peur.

Elle combattit le fascisme puis le colonialisme aux cotés du peuple vietnamien puis du peuple algérien. Elle lutta aussi pour les droits des femmes et contre la pauvreté aux côtés du Secours Populaire.

Elle affronta enfin la maladie, la vieillesse, elle eut la force de se redresser jusqu'au bout.

Les yeux brillants, parfois avec un verre de whisky, elle nous racontait ; nous nous souvenons de ces échanges enrichissants, de ces conversations téléphoniques sans fin.

Notre tâche difficile est maintenant de transmettre le message de Madeleine Riffaud : servir l'humanité avec constance et enthousiasme.

Après l'allocution nous chantons *La Marseillaise* puis *Le Chant des Partisans*.

Les drapeaux tricolores sont là ; nous défilons devant l'urne funéraire posée sur une table au pied de laquelle nous voyons une belle photo de Madeleine Riffaud et un de ses poèmes gravé sur une plaque de marbre noir, *Ange*, écrit en juin 1941.

Rémi THOMAS

# COLLOQUE INTERNATIONAL À LOPERA (PROVINCE DE JAEN) SUR LA GUERRE D'ESPAGNE ET LES BRIGADES INTERNATIONALES

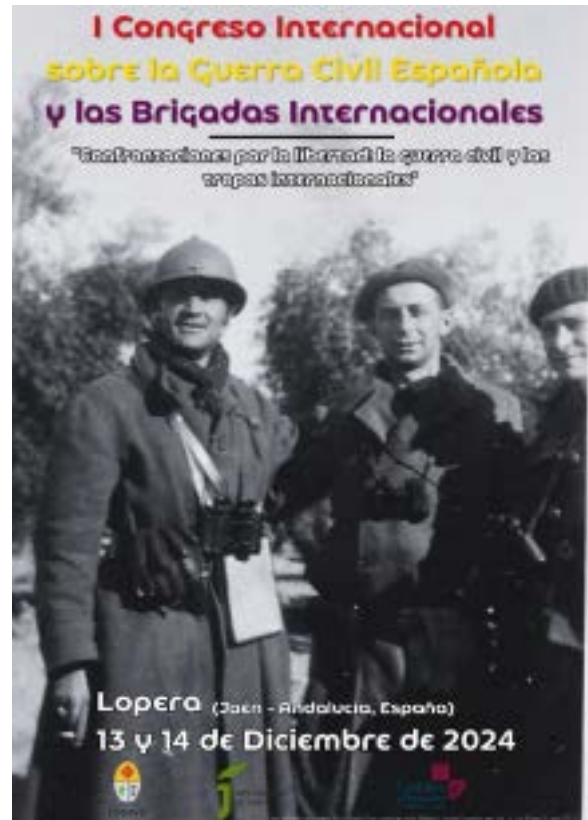
A l'initiative de José Luis Pantoja Vallejo, un colloque international s'est tenu dans la ville de Lopera les 13 et 14 décembre 2024 pour revisiter le souvenir et la mémoire de l'engagement brigadiste aux côtés des républicains espagnols, un engagement qui a permis de stopper et de mettre en échec les desseins des colonnes de la rébellion franquiste dont l'objectif était, en Andalousie, de s'emparer des villes d'Andújar et de Montoro, des verrous républicains sur la route de Madrid. C'était le baptême du feu de la 14<sup>e</sup> BI, la Marseillaise.

Les associations mémorielles internationales avaient été invitées à parler du rôle de leur association et de leurs activités afin d'entretenir le souvenir et la mémoire historique des Brigades internationales. Ce colloque a débuté avec l'intervention inaugurale de Rémi Skoutelsky, historien.

L'ACER était représentée par Claire Rol-Tanguy, secrétaire générale de l'ACER, Soledina et Jean-Paul Chantereau, membres du Bureau. L'intervention de l'ACER a été présentée par Soledina.

Ce colloque organisé en partenariat avec la municipalité de Lopera, le Conseil Général de la province et l'Université de Jaén constitue une excellente initiative. Il contribuera à entretenir et à perpétuer la mémoire de la 14<sup>e</sup> brigade à Lopera et des Brigades Internationales en Espagne.

**Jean-Paul CHANTEREAU**



14<sup>e</sup> BI : Joseph Putz, Commandant de bataillon, Ralph Fox de la compagnie britannique, André Heussler commissaire politique



La délégation de l'ACER avec Rémi Skoutelsky, Jim Jump (IBMT Grande-Bretagne), Jeremi Galdamez (Pologne), Jose Luis Pantoja, Almudena Cros (AABI Espagne)



**Ci-dessous le texte de Boris Guimpel sur les combats de Lopera auxquels il va participer fin décembre 1936. Arrivé de Paris début décembre, Boris Guimpel est désigné lieutenant commandant de la compagnie de mitrailleuses du 13<sup>e</sup> bataillon Henri Barbusse de la 14<sup>e</sup> BI qui vient d'être constituée. Ce texte issu des archives de l'AVER, n'est pas daté.**

**Pour mémoire, Boris Guimpel sera nommé commandant du 10<sup>e</sup> bataillon Domingo Germinal en janvier 1937, chef d'état-major de la 14<sup>e</sup> BI de juin à octobre 1937, puis à l'état-major de la 35<sup>e</sup> Division jusqu'à son retour en France. Il aura de grandes responsabilités pendant la Résistance en zone sud et fera la campagne d'Allemagne. Il sera membre de la direction de l'AVER jusqu'à son décès en 1979.**

Nous débarquons à Andujar le 24 ou le 25 décembre au matin.

A peine avons-nous mis pied à terre que des avions franquistes sont signalés. Alerte générale. Les avions s'éloignent. Nous sommes trois bataillons, le 10<sup>e</sup>, le 12<sup>e</sup> et le 13<sup>e</sup>, de la 14<sup>e</sup> Brigade Internationale.

Le 9<sup>e</sup> bataillon, arrivé avant nous et envoyé en direction de Montoro, a été encerclé et pratiquement anéanti, à l'exception d'environ cent cinquante hommes qui ont réussi à repasser le Guadalquivir en abandonnant sur l'autre rive tout le matériel.

Le 25, nous sommes en position devant la gare de Marmolejo, à 12 km au nord-est de Lopera. Le 26, notre escadron de cavalerie effectue des reconnaissances. Des Folker nous survolent et nous mitraillent, sans faire de gros dégâts.

Le 27, nous franchissons la route nationale 4. Nous descendons vers Lopera. Des avions franquistes nous survolent et nous mitraillent. Il n'y a pas eu de préparation d'artillerie. Je me trouve au centre avec le 13<sup>e</sup> bataillon, le 10<sup>e</sup> se trouve à notre droite et le 12<sup>e</sup> à gauche. Une brigade espagnole commandée par le capitaine Galan est en soutien. En face de nous, il y a de la cavalerie maure.

Nous progresserons parmi les oliveraies, dans un terrain très difficile : coupures, pierraille, ravins. Au bout d'une heure, les porteurs de mitrailleuses n'en peuvent plus. La mitrailleuse Colt comprend trois pièces, chacune d'une quinzaine de kilos : le canon, l'affût-trépied et les plaques de blindage.

Les Hotchkiss en service dans l'armée française n'ont pas de plaques de blindage. Aussi, tireurs et servants ne tardent pas à se convaincre que ces accessoires sont superflus. Ils les abandonnent.

Nous continuons à progresser parmi les oliviers. Le terrain est toujours aussi difficile. Une bonne partie des affûts vont rejoindre les plaques de blindage sous les buissons.

Finalement, quand nous arrivons sur notre base de départ, sur les douze mitrailleuses de la compagnie, toutes ont perdu leur blindage et cinq n'ont plus de trépied.

Cette situation est moins grave qu'il peut paraître. Les mitrailleuses Colt s'enrayent si facilement que nous ne réussissons pratiquement jamais à en utiliser en même temps plus d'une demi-douzaine. Les sept affûts sont donc suffisants. Quand une pièce est enrayerée, on la retire et on en met une autre.

Sur le flanc gauche, le 12<sup>e</sup> bataillon est arrivé face à un mamelon qu'occupent les Maures. Il donne l'assaut, le prend, le perd. Sur tout le front l'artillerie franquiste commence à tirer. Sur le mamelon, attaques et contre-attaques se succèdent.

Vers 3 heures de l'après-midi, des Fiat italiens nous mitraillent, précédant les vagues d'assaut des Maures. Nous les repoussons. A notre droite, le secteur du 10<sup>e</sup> bataillon est plus calme. Son chef, le capitaine Rasquin, Belge, est parti en reconnaissance avec son groupe. Personne ne sait exactement où il va, où il est : c'est son habitude. Le 10<sup>e</sup> bataillon attend le retour de son chef.

Au 13<sup>e</sup> bataillon, pour beaucoup c'est le baptême du feu. L'enthousiasme est indescriptible. J'aperçois en première ligne mon secrétaire de compagnie, couché sur le dos, tenant dans ses mains les tourillons d'une mitrailleuse tandis que le fourrier est en train de tirer.

Toute cette journée du 27 décembre le combat est très violent. Vague après vague les Maures déferlent sur nos points d'appui. Ils chargent baïonnette au canon, tirant, hurlant, armés de vieux « Pacos » de la guerre du Rif, des 11 et 12 millimètres qui causent des blessures terribles, bien appuyés par les Fiat italiens qui mitraillent nos retranchements et par une artillerie de campagne bien servie et efficace. Nous avons des tués et de nombreux blessés.

Le mamelon de notre flanc gauche a déjà changé de mains plusieurs fois. Un dernier assaut des Maures le submerge, et soudain c'est la débandade. Le commandant Delassalle qui commande le 13<sup>e</sup> bataillon se trouvait dans un chemin creux, en contrebas, quand il a vu les Marocains déboucher sur la crête. Sans même prendre le temps de s'informer de la situation de ses compagnies, il donne l'ordre du repli général.

C'est le sauve-qui-peut.

Les volontaires dévalent la colline, abandonnant leurs armes et tous les blessés, que les Maures achèveront à la baïonnette. Les 4/5<sup>e</sup> des armes automatiques sont perdues.

Le 12<sup>e</sup> bataillon reflue en désordre vers la ligne de départ, la dépasse et rejoint la Nationale 4 sans parvenir à s'accrocher nulle part ni à se reformer.

Nous tenons toujours nos positions et, à notre droite, le 10<sup>e</sup> bataillon n'a pas bougé. Sur le mamelon, on tire encore. Quelques éléments du bataillon Delassalle n'ont pu se dégager. Ceux-là combattront jusqu'à la

dernière cartouche avant de succomber.

Le lendemain 28 décembre, les combats reprennent sur tout le front. Ce sont encore les Maures qui attaquent. Nous perdons un peu de terrain. Nous contre-attaquons à la baïonnette. Les Maures sont rejetés de nos positions. Devant notre ligne de feu, entre les oliviers, le sol est jonché de turbans.

Dès que l'infanterie cesse d'attaquer, l'artillerie franquiste matraque nos retranchements. Devant Lopera comme en bien d'autres batailles de la guerre d'Espagne, cette supériorité de l'artillerie et un appui aérien important seront les atouts majeurs des nationalistes.

Le 29 décembre, les combats diminuent d'ampleur. Je quitte ma compagnie au 13<sup>e</sup> bataillon. Je suis nommé à la tête du 10<sup>e</sup> bataillon en remplacement du capitaine Rarsquin, que je conserve comme adjoint.

Au 10<sup>e</sup> bataillon, la situation n'est pas brillante. Le ravitaillement manque et les blessés n'ont pas été évacués. Je m'attache d'abord à obtenir des hommes qu'ils creusent leur trou individuel – ce qu'ils n'avaient pas encore fait !

Heureusement, l'effort principal de l'ennemi n'a pas porté contre lui. Ses pertes sont relativement moins importantes que celles du 13<sup>e</sup> et du 12<sup>e</sup> bataillon.

Le 10<sup>e</sup> bataillon étant un bataillon de mitrailleurs – trois compagnies de mitrailleuses et une de voltigeurs – je passai une bonne partie des jours qui suivirent à démonter et à remonter les fameuses mitrailleuses Colt, morceau par morceau sur des couvertures. A l'arrière, le bataillon Delassalle est en cours de reformation. Son chef a été relevé de son commandement et va être traduit devant un conseil de guerre.

Les derniers jours de décembre et les premiers de janvier 1937 sont relativement calmes. Les nuits sont très froides. Nous touchons une couverture et un imperméable. Les Maures ne lancent plus d'assaut. Le front est stabilisé. La 14<sup>e</sup> Brigade Internationale a 30 % de pertes.

Début janvier, nous essayons une nouvelle fois de percer vers Lopera. En cours de progression, nous arrivons soudain devant une batterie franquiste qui nous canonne à vue avant de disparaître. Avec quelques grenades, nous aurions pu sans doute démolir quelques pièces. Mais nous n'avions pas de grenades.

Le 4 ou le 5 janvier, la 14<sup>e</sup> Brigade Internationale est relevée par la brigade du capitaine Galan, composée de carabiniers restés fidèles à la République, et par des milices.

Nous avons reçu l'ordre de nous mettre en marche vers le sud-est pour nous opposer à une éventuelle tentative de débordement franquiste dans le secteur de Porcuna.

Devant Porcuna, il n'y avait pas de ligne de front. Deci delà, des bataillons de miliciens tenaient des

points d'appui, des collines. Dans un hameau en apparence abandonné, au sommet d'une colline, nous eûmes la surprise de découvrir Martinez Carton, un député communiste aux Cortès, avec un détachement de miliciens.

Martinez Carton fut extrêmement heureux de notre arrivée. Depuis plusieurs jours il se croyait encerclé par les nationalistes. Il ne savait ni où se trouvaient les forces républicaines ni où étaient les franquistes. Il avait en conséquence pris le parti de rester sur place en attendant.

C'est alors que la 14<sup>e</sup> Brigade se trouvait devant Porcuna que le commandant Delassalle fut traduit devant le conseil de guerre. Chaque compagnie de la 14<sup>e</sup> Brigade décida d'envoyer un homme assister au procès comme observateur. Le commandant Delassalle fut condamné à mort pour abandon de poste devant l'ennemi et fusillé.

L'opération sur Lopera se soldait finalement par un demi-succès. Lopera restait aux mains des franquistes mais la poussée ennemie en direction de l'est et du sud-est était arrêtée.

**Boris Guimpel**



*Boris Guimpel et Marcel Sagnier*



## ROBERT DESNOS ET L'ESPAGNE

En septembre 1932, Robert Desnos fait un premier séjour en Espagne avec sa compagne, Youki (Lucie Badoud 1903-1966). Il y séjourne à nouveau du 20 octobre au 15 novembre 1935, toujours avec Youki.

Federico García Lorca collabore à la revue Cheval vert pour la Poésie, fondée en octobre 1935 par Pablo Neruda, et se lie d'une vive amitié avec Robert Desnos par l'intermédiaire du poète chilien. Cette rencontre n'a été mentionnée jusqu'à présent que par Alejo Carpentier (essayiste et écrivain Cubain, mort à Paris le 24 avril 1980).

Le 21 janvier 1937, à la Maison de la Culture (Salle Poissonnière, 8 rue du Faubourg Poissonnière, Paris), Pablo Neruda et César Vallejo rendent hommage à Federico García Lorca, assassiné le 18 août 1936 par les Franquistes. Jean Cassou et Robert Desnos prennent aussi la parole. Robert Desnos présente le 18 juillet 1937 le gala qui clôt le Deuxième Congrès international des écrivains pour la défense de la culture qui s'est tenu successivement à Valence, Barcelone, Madrid et Paris.

Le 7 novembre 1937, reprenant le cri de lutte des républicains espagnols « No pasarán ! Pasaremos nosotros », Desnos écrit un chant en l'honneur des Républicains ainsi qu'une cantate pour la mort de García Lorca. « Savez-vous la nouvelle ? García Lorca va mourir ».

### ROBERT DESNOS ET LES BI.

Lors des recherches concernant l'engagement en Espagne du Brigadiste Alfred Dugas (1), ce dernier faisait référence à la publication d'un poème écrit par Robert Desnos et mis en musique par Paul Arma (2) intitulé « No pasarán ».

Son dossier comporte en effet plusieurs échanges de courriers entre juillet et septembre 1937 avec la Délégation du Commissariat de Guerre des BI. à Madrid à propos de ce chant qu'il s'était chargé de porter à Madrid aux fins d'édition, à la demande du compositeur Paul Arma de l'association L.M.J. (Loisirs Musicaux de la Jeunesse). Dans la lettre de réponse de Paul Arma du 12/7/37 à celle d'Alfred Dugas d'avril 1937, il disait qu'elle « nous a donné, à Robert Desnos et à moi, une joie profonde et nous sommes très heureux de savoir que nous avons pu, en écrivant « No pasarán », apporter à vous, ceux qui combattez les armes à la main pour notre cause commune, un peu de soutien moral. »

Alfred Dugas précisait que son contact à la Délégation des BI. lui avait dit « qu'il serait édi-té en 4 langues et illustré en 2 couleurs avec un motif qui devait arrêter l'ennemi, et l'autre représenter une offensive ou l'écrasement d'un emblème fasciste ».

A notre connaissance, le poème de Robert Desnos mis en musique par Paul Arma n'a ja-mais été édité par le Commissariat des BI.

**Démétrio GONZALES**

1) Voir sa biographie sur notre site [brigadesinternationales.fr](http://brigadesinternationales.fr)



2) Paul ARMA, né à Budapest (1904-1987)- chef d'orchestre/compositeur- quitte la Hongrie puis s'installe en Allemagne ; il y travaille comme chef d'orchestre et collabore avec Bertold Brecht et Hanns Eisler. Il se réfugie en France en 1933 et fonde les LMJ dont Darius Milhaud est le Président ; il entre en Résistance pendant l'occupation nazie.

### NO PASARAN (POÈME DE ROBERT DESNOS, MISE EN MUSIQUE DE PAUL ARMA)

Nuits, Jours et nuits sombres !  
Feu, Sang et décombres !  
Sang clair des libres Espagnols !  
Oui pour l'Espagne et la liberté  
Un sang pur coule sur notre sol  
Pour l'humanité  
No ! No pasarán !

Feu, rougis la forge  
Ceux qui nous égorgent  
Par ce fer nous crèverons leur cœur  
Ceux qui ont mis le feu aux maisons  
Ceux qui ont tué nos frères, nos sœurs  
Jamais ne nous vaincront  
No ! No pasarán !

Qui traîne des chaînes ?  
Qui sème la haine ?  
Le fascisme et tous ses banquiers  
Ils ont de l'or, ils ont des canons  
Mais nous luttons pour le monde entier  
Nous les briserons  
No ! No pasarán !

Il nous faut des armes  
C'est un cri d'alarme  
Il faut des ball's et des fusils  
Aux lueurs du feu, aux sons du tocsin  
Nous combattons avec nos outils  
Tous ces assassins !  
No ! No pasarán !

Par toute la terre  
Viennent des volontaires  
Pour lutter à côté de nous !  
Gloire aux amis qui nous ont rejoints  
Au sanglant et glorieux rendez-vous  
Ils tendent le poing  
No ! No pasarán !

Morts des barricades  
Morts nos camarades  
Le jour vient, vous serez vengés  
Le jour se lève au feu des combats  
Dans la mort des soudards insurgés  
Nous sonnons leur glas  
No ! No pasarán !

Que le jour se lève  
Sur ce mauvais rêve  
Pour les hommes de l'univers  
Pour les travaux de paix et d'amour  
Nous peinerons été comme hiver  
Ah ! Vienne ce jour  
Si pasaremos !

# LIEUX DE MÉMOIRE DE L'ENGAGEMENT POUR L'ESPAGNE RÉPUBLICAINE

## DRAVEIL



Devant le monument aux volontaires draveillois en Espagne républicaine (photo Roberto Lample)

## TOULOUSE

Les délégués régionaux de l'ACER – Bernard Foucault et Bruno Belliot - participent le 30 novembre 2024 à l'hommage rendu à Toulouse aux combattants étrangers qui ont résisté avec les patriotes français, et aux Espagnols qui, en 1944, ont tenté la *Reconquista* contre Franco au Val d'Aran.



## PARIS, GARE D'AUSTERLITZ, 22 OCTOBRE 2024

En ce jour anniversaire de la création des Brigades internationales par décret du gouvernement de la République espagnole, les amis de l'ACER se sont retrouvés à la gare d'Austerlitz pour une cérémonie informelle ayant donné lieu à une prise de parole et à un dépôt de gerbe. À cette occasion, nous avons eu le plaisir d'accueillir Antonio Selva, responsable du CEDOBI (Centre d'études et de documentation des Brigades internationales d'Albacete) qui était de passage à Paris.

Cette réunion mémorielle a attiré l'attention de passants qui n'avaient jamais entendu parler de la guerre d'Espagne et des Brigades internationales, et avec lesquels nous avons eu des discussions et des échanges intéressants.

Une cérémonie amicale et fraternelle à laquelle le soleil s'était invité.



Bernard et Martine Foucault, Bruno Belliot tiennent stand à la Fête de l'Humanité de Toulouse

## GOURDON-MURAT (CORRÈZE)



En ce mois d'octobre 2024, lors de la traditionnelle cérémonie aux brigadistes corréziens devant le monument à Damien Magnaval, secrétaire du syndicat CGT de la Seine des cochers-chauffeurs de taxi, rappel a été fait par notre délégué régional Démétrio Gonzalez que sur les vingt volontaires recensés à ce jour, quatre sont tombés en terre d'Espagne :

- BOIRAUD-PAGE Louis (porté disparu le 28 juillet 1938 durant la bataille de l'Ebre)
- FURNEISTIN Gabriel (tué le 26 juillet 1938, à Tortosa, lors de la Bataille de l'Ebre).
- LALLE Justin (mortellement blessé lors des combats de la cité universitaire à Madrid, il décède le 19 novembre 1936)

- MAGNAVAL Damien (tué le 22 septembre 1938 lors de la bataille de l'Ebre)

Quatre autres ont trouvé la mort durant la Seconde Guerre mondiale dont trois pour faits de Résistance :

- BORIE Lucien (tué le 27 mai 1943 à Isle (Haute-Vienne).
- SALLE Fernand (assassiné le 18 octobre 1943)
- VINATIER Emile (porté disparu en mer le 31 mai 1940)
- CHAUVIGNAT Jean (fusillé comme otage le 21 septembre 1942)

Leur biographie figure sur notre site [brigadesinternationales.fr](http://brigadesinternationales.fr)



### PARIS

80<sup>e</sup> anniversaire de la Libération de Paris – août 2024  
les porte-drapeaux Mathieu Farenc-Rol-Tanguy  
et Georges Bertrant-Puig



### CONFLANS-SAINTE-HONORINE (YVELINES)

Plaque de rue au nom de Fernand Lisant à Suite à une demande de recherche d'un membre de sa famille, nous avons appris l'existence d'une rue au nom de Fernand Lisant, membre de la 14<sup>e</sup> BI arrivé en novembre 1936 en Espagne, décédé le 6 mars 1937 de ses blessures et enterré au cimetière de Murcie. Son nom figure également sur le monument aux Morts pour la France de la commune.



### SAINT-RÉMY DE PROVENCE (BOUCHES DU RHÔNE)

« Monument en hommage aux 250 réfugiés politiques espagnols qui, de 1930 à 1942, ont participé à des travaux d'utilité publique pour notre ville ainsi qu' en hommage aux 10 000 Français qui se portèrent volontairement et au risque de leur vie au secours d'une République espagnole agressive, aux côtés de 25 000 autres membres des brigades internationales »

## LYCÉE JEAN-BAPTISTE DE BAUDRE À AGEN

Parmi les demandes de recherche que nous recevons régulièrement, celle de trois élèves de Terminale du lycée Jean-Baptiste de Baudre à Agen nous a occupés en certain temps.

Dans le cadre d'un travail mené avec ses élèves par un professeur d'histoire-géographie à l'occasion du centenaire de l'établissement, il s'agissait de retrouver trace - parmi les quinze réfugiés juifs la plupart originaires d'Allemagne présents durant l'année scolaire 1934-1935 - de deux jeunes partis s'engager dans les BI.

Nous avons tout d'abord retrouvé trace de Boris Bernikow dans les archives des Brigades Internationales (Rgaspi) : né en Pologne le 11 octobre 1918 (il avait donc 16 ans lors de son séjour au lycée Agen), il habitait à Paris avant son départ en Espagne

au mois de juin 1937. Peu de renseignement, mais il figurait sur une liste d'une compagnie allemande en formation à Madrigueras près d'Albacete.

Quant à Arno Barr, jeune allemand né à Leipzig le 15 mars 1912, nous n'avions pas réussi à le dénicher dans les archives ; aussi nous nous sommes adressés à nos amis de KFSR qui nous ont envoyés des renseignements sur son appartenance au bataillon Thälmann, et son décès fin 36/début 37 dans la défense de Madrid.

Le travail complet réalisé par les lycéens en partenariat avec les archives départementales de Lot-et-Garonne a donné lieu à une belle publication très documentée sur le destin de ces quinze jeunes réfugiés juifs.

## RENCONTRES KFSR DE BERLIN

L'ACER a participé au rendez-vous annuel de KFSR, l'association mémorielle allemande des Brigades Internationales, fin septembre 2024 à Berlin, placées cette année sous le signe de la 14<sup>e</sup> BI La Marseillaise.

Comme toujours, nous avons retrouvé avec plaisir nos ami(e)s qui nous avaient réservé un accueil très chaleureux (voir notre photo ci-contre de Ulrike Rom et Christiane Mathejka) à notre petite délégation composée de Rémi Thomas, Aude Rol-Tanguy, et moi-même.

Nous avons échangé sur nos activités respectives et suivi une intervention sur le Général Walter\* qui fut le premier commandant de la 14<sup>e</sup> BI de décembre 1936 à janvier 1937. Un film fut projeté, essentiellement constitué d'interviews, réalisées en 2004, de deux Républicains espagnols, un Asturien et un Catalan, qui s'engagèrent dans la 2<sup>e</sup> DB et qui entrèrent avec la Nueve dans Paris le 24 août 1944. L'un y déclare : « Notre idéal était la Liberté, non le drapeau. »

Nancy Philips (Abraham Lincoln Brigade Archives) a retracé l'histoire du Dr Edward K. Barsky, médecin américain dans les services sanitaires des BI, Hemingway disant de lui que c'était « un saint ». Après la guerre, le Dr Barsky s'engagea dans un Comité pour l'aide aux réfugiés espagnols en France. Nous voyons un film de 1946 dont l'objectif était le recueil de dons qui permirent, entre autres réalisations, de soutenir l'hôpital « Varsovie » à Toulouse. Mais, victime du maccarthysme, le Dr Barsky fut emprisonné six mois dans son pays pour avoir refusé de donner les noms des donateurs du Comité.

Nous avons brossé dans notre intervention un rapide historique de la 14<sup>e</sup> BI, de ses premiers combats en Andalousie jusqu'aux derniers dans les sierras près de Gandesa. Françoise Bertrand, amie de KFSR, avait bien



voulu traduire et lire aux participants notre texte en allemand.

L'association avait complété son exposition permanente avec des panneaux réservés à l'histoire de la 14<sup>e</sup> BI.

Nous avons prévu de contribuer en 2025 à l'installation de nouveaux panneaux en mémoire des volontaires internationaux au Bosque de la Memoria Jordi Banque sur la commune de La Fatarella sur les terres de l'Ebre, travail mené conjointement par KFSR et l'association Lo Riu.

**Claire ROL-TANGUY et Rémi THOMAS**

*\*Karol Swierczewski né en 1897 à Varsovie, officier supérieur de l'Armée rouge, envoyé en Espagne en 1936 sous le nom de Général Walter. D'abord commandant de la 14<sup>e</sup> BI, il est ensuite nommé général de la 35<sup>e</sup> division en février 1937. Rappelé à Moscou en mai 38.*



Peter Schulz présente l'intervention de l'ACER



## LA FÊTE DE L'HUMA - CRU 2024

Comme chaque année, nous avons proposé aux nombreux visiteurs du stand, amis ou inconnus, une sélection de livres et BD sur la guerre d'Espagne, des tee-shirts avec de nouveaux modèles, pins, etc... plusieurs panneaux exposaient le travail de mémoire de notre association, comme des biographies de volontaires parues dans notre Dictionnaire ([www.brigadesinternationales.fr](http://www.brigadesinternationales.fr)).

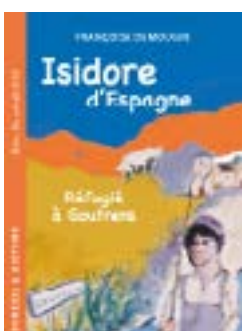


## QUELQUES BD ET AUTRES LECTURES



### **L'illusion Lyrique – Le volontariat international combattant dans la guerre d'Espagne (1936-1938) d'Edouard Sill - Ed. de la Sorbonne 25 €**

Edouard Sill, historien dont la thèse de doctorat portait sur le volontariat étranger antifasciste durant la guerre d'Espagne, vient de faire paraître aux Editions de la Sorbonne un ouvrage qui retrace, à partir de sa volumineuse thèse, les conditions de l'engagement au sein des Brigades Internationales en Espagne. Pour les passionnés d'histoire !



### **Isidore d'Espagne, un réfugié à Goutrens, de Françoise Demougin - Editions du Geai Bleu**

Dans ce tome 2, Isidore tient un journal du 30 août 1939 jusqu'au 31 décembre 1944, après l'expédition du val d'Aran. Il y raconte sa vie de réfugié loin de l'Espagne et des siens, dans le village de Goutrens en Aveyron, entre l'école et le travail aux champs ; entre la haine de certains et l'amitié et la générosité des autres. Il y note comment il résiste contre ceux qui l'appellent avec mépris « indésirable », « apatride », « étranger », comment la résistance contre l'Occupant nazi devient sienne, comment il se bat pour la liberté et pour la fraternité.



### **Face au colonialisme, aux guerres et au fascisme de Jules Dumont, avec une préface de Céline Sala-Pons, directrice du Mémorial de Rivesaltes - Editions du Geai Bleu**

Cet ouvrage est une anthologie (présentée par Françoise Demougin) d'écrits de Jules Dumont, ancien commandant de la 14<sup>e</sup> Brigade internationale en Espagne, fusillé au Mont Valérien en juin 1943. Dans ces écrits, réunis ici pour la première fois (certains d'entre eux sont totalement inédits, d'autres gisaient oubliés au milieu d'archives), Jules Dumont se révèle un observateur attentif de ce qui l'entoure. Élaborées sur une période troublée – où les guerres (Première Guerre mondiale, guerre du Rif, guerre d'Éthiopie, guerre d'Espagne, Seconde Guerre mondiale et Résistance) et les luttes sociales se succèdent – ses notes et réflexions s'articulent autour des idéaux de fraternité et de liberté face à la montée des fascismes et à l'impasse de l'expansionnisme colonial. Ces écrits dessinent en 215 pages un itinéraire

intellectuel, du catholicisme social au communisme, qui ne doit rien à un héritage idéologique.



### **Tape-Cinq (Algérie 1954-1962) de Jean-François Bueno, L'Harmattan - 23 €**

Dans ce roman palpitant, nous retrouvons Paco, l'espion communiste de l'Opération Backbone<sup>(1)</sup>. En 1947, Léonor l'a rejoint après son incarcération à la prison de Malaga et en 1948 naît Paquito.

Le 1<sup>er</sup> novembre 1954, une vague d'attentats déferle sur le territoire algérien. C'est le début de la guerre d'Algérie. Une guerre d'indépendance qui va durer huit ans. Paco, militant communiste espagnol à Oran, après avoir combattu Franco en 1936 et en 1943, va se trouver au coeur du conflit algérien. Ce roman est également une histoire d'amitié entre quatre garçons de toutes origines pendant la guerre d'Algérie. Des enfants qui enchaînent des espiègleries avec bonne humeur et fraternité, au-delà de leurs différences.

<sup>(1)</sup> *Le miroir aux alouettes. Opération Backbone, Espagne 1943.* Tricido editores

### **“Le Sauvetage du chalutier” de Claudine et Jean-Pierre Durand. 23 octobre 1937, Penmarc'h, Finistère - Sauvetage du chalutier espagnol Huerta**

C'est une nuit de forte tempête comme en connaît souvent le Finistère sud. Le maître-guetteur du sémaphore de Penmarc'h aperçoit la silhouette d'un bateau. C'est un chalutier espagnol de 20 mètres - le Huerta - qui est en très grande difficulté. Il s'échouera sur l'îlot Nonna, face à Saint-Pierre. À son bord, 120 républicains espagnols, officiers de l'armée républicaine pour la plupart d'entre eux fuyant l'avancée franquiste, ont embarqué le 20 octobre 1937 à Aviles près de Gijon, à bord du Huerta. Trois jours de navigation dans des conditions déplorables.

L'alerte est donnée et très vite les marins bigoudens mettent à l'eau trois embarcations : le Saint-Thomas, le Léon Dufour et la Cassiopée. Il s'agit de faire vite.

Malgré les conditions difficiles, les marins (notamment Thomas Léon, patron du Saint-Thomas, qui fut le premier à se porter au secours) réussiront et ramèneront tous les passagers à terre, sains et saufs.

Selon Daniel Pardo de l'association Les pinceaux de Mémoire “Une des plus belles pages (de la solidarité) du pays bigouden s'inscrit dans l'histoire ce jour-là.”

Dans les jours qui ont suivi, certains passagers sont repartis combattre en Espagne pour lutter contre les franquistes. D'autres sont restés en Bretagne, ont participé à la lutte contre l'occupant nazi et ont donné leur vie pour la liberté.

Un seul des naufragés, Antonio Valls, est resté en pays bigouden jusqu'à sa mort en 1972. Cet épisode de solidarité est raconté dans le film *Le sauvetage du chalutier* de Claudine et Jean-Pierre Durand. Il est consultable sur la plate-forme Viméo”



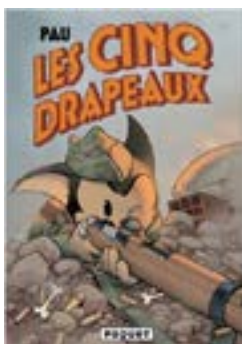


**Le naufragé de Yann Bijer (Ar Beñsead, en breton). Éditeur AN ALARC'H - Publication : 12/2023 - 15 Euros**

Antonio Jimenez, républicain basque, doit fuir son pays sur le chalutier Huerta qui fait naufrage près de Keriti-Penmarc'h. Grâce à son ami Per Palud, Antonio trouve refuge et travail dans le pays bigouden. Ne pouvant retourner

dans son pays, puisque l'Europe est envahie par les troupes du Troisième Reich, il séjourne plusieurs années en Bretagne. « À quoi bon rester en vie si tu n'es pas libre ? » Et c'est ici le propos principal du roman : la lutte contre le fascisme, et contre toutes les idéologies qui mettent en péril la liberté et la démocratie.

Sources : Ouest-France, 25 octobre 2024 et le Site [www.penmarch.com](http://www.penmarch.com)



**Les Cinq Drapeaux - Pau - 1/5 Liberté, Egalité, Fraternité- 80 p. couleurs + dossier historique de 30 pages- Editions PAQUET - 18 €**

Pau, dessinateur-coloriste et illustrateur, retrouve en 1999 des carnets de son grand-père Vicente qui vient de décéder.

Ce sont trois manuscrits avec des détails de son histoire dont il n'avait jamais parlé alors qu'il

avait beaucoup raconté déjà. Vicente, jeune officier de l'armée républicaine espagnole a rédigé, ses mémoires dans les années d'après-guerre. Il s'était porté volontaire à 17 ans dans le 5<sup>ème</sup> régiment en falsifiant son âge. En novembre 1936, il sera incorporé avec un groupe d'italiens antifascistes à la XI<sup>ème</sup> Brigade Internationale Garibaldi. Il raconte comment il a quitté l'Espagne en 1939 et comment, en 10 ans, il a vécu sous cinq drapeaux.

Pau a enquêté pour compléter les carnets de son grand-père. Il a consulté les archives de Moscou sur les Brigades Internationales, épluché plusieurs milliers de documents jusqu'à trouver le nom de Vicente Jimenez-Bravo.

Ces cinq drapeaux sont le drapeau républicain espagnol, le drapeau français, le drapeau anglais, le drapeau nazi et le drapeau franquiste.

Cinq périodes de la vie de Vicente, soit dix ans où il a combattu pendant la guerre civile du côté républicain, où il a connu les camps de concentration et travaux forcés en France, où il a été avec le Corps expéditionnaire britannique à Dunkerque, où il a connu les travaux forcés sous le régime nazi et la répression sous la dictature de Franco.

Pau a choisi d'avoir recours au style animalier qu'il juge plus efficace pour passer un message notamment auprès des plus jeunes et d'aborder la violence autrement car l'identification est renforcée avec un animal.

La documentation est fournie avec un cahier final de notes, de photos et de documents. Un album qui inaugure une série.

**L'abîme de l'oubli de Paco Roca aux éditions Delcourt - 29,95 €**

Le 14 septembre 1940, José Celda fut abattu par le régime franquiste avec 11 autres hommes sur le mur du fond du cimetière de Paterna, à Valence, et enterré avec eux dans une tombe commune. Plus de sept décennies plus tard, et après un long voyage à travers les côtés obscurs d'un pays conscient de son passé, Pepica, la fille de José, une femme âgée de 80 ans qui avait 8 ans lorsque son père a été tué, a finalement réussi à localiser et récupérer sa dépouille pour lui redonner sa dignité.

Dans le combat personnel de Pepica Celda contre l'oubli, le rôle de Leoncio Badía, un jeune républicain condamné à travailler comme fossoyeur dans le cimetière de sa ville, a été décisif. Au péril de sa vie, Leoncio, un homme obsédé par le sens de la vie et l'ordre de l'univers, avait secrètement collaboré pendant des années avec les veuves de ceux qui avaient subi des représailles pendant la guerre pour identifier leurs corps et les enterrer dans les conditions les plus dignes : en localisant leurs tombes, en cachant des messages parmi leurs restes, convaincus qu'un jour quelqu'un pourra les sortir de là.

Paco Roca voyage dans le passé avec *El abismo del olvido* pour retrouver, avec Rodrigo Terrasa, la véritable histoire de Leoncio et José.



**Il ne nous restait que le vent, l'histoire en bande dessinée du Camps de rétention de Rivesaltes. de Clément Baloup et Sae Youn Koh - Editions Alter**

Cette œuvre vise un large public, notamment les jeunes générations, en tant qu'outil pédagogique. Prévue pour intégrer des programmes scolaires et accompagner les visites au Mémorial

du Camp de Rivesaltes, elle apporte un regard sensible sur des thèmes universels tels que l'altérité, la tolérance et la résilience.

# PANTHÉONISATION DE MISSAK MANOUCHIAN

Le 21 février 2024, Missak MANOUCHIAN, accompagné de Mélinée et de ses camarades de la Résistance, est entré au Panthéon. Une reconnaissance tardive mais bienvenue de la composante communiste et étrangère de la Résistance.

C'est la mémoire de tous ces étrangers qui était honorée au cours d'une cérémonie digne et républicaine : Espagnols, Italiens, Polonais, Arméniens, Roumains, juifs pour plusieurs d'entre eux, des FTP-MOI dont cinq anciens des Brigades Internationales. Vous trouverez leur parcours dans les BI sur le site brigadesinternationales.fr de l'ACER : Celestino Alfonso - Joseph Boczov - Jonas Geduldig - Slama Grzywacz - Stanislas Kubacki ainsi que leur chef des FTP Joseph Epstein.

Malgré le très mauvais temps sur Paris, les amis de l'ACER s'étaient donné rendez-vous avec le drapeau de l'AVER (Amicale des Volontaires en Espagne Républicaine), à l'angle de la rue Soufflot et de la rue Saint-Jacques sur le parcours du cortège. À cette occasion,

nous avons rencontré beaucoup d'amis avec lesquels ces moments forts ont été partagés, ou des curieux de connaître la signification de notre drapeau.

La veille, Claire Rol-Tanguy nous avait représentés à la cérémonie avant le départ des cercueils du Mont-Valérien, suivie d'une veillée.

Nous avons retrouvé dans les archives des Brigades Internationales un texte écrit en roumain au camp de Gurs, daté du 3 juin 1939 et signé Francisco Wolf, alias Joseph Boczov. Il y raconte son expérience au mois d'août 1938 dans une école pour officiers de l'Armée républicaine espagnole située à Cambrils (Catalogne) et dirigée par l'Allemand Ludwig Renn.

Grâce à nos amis de l'association MRJ-MOI qui nous ont mis en relation avec la traductrice Elena Orlov de Bucarest, le texte a été aimablement traduit en français et nous en faisons profiter nos lecteurs.

**Jean-Paul CHANTEREAU**



*Les parapluies étaient dehors et le drapeau au sec au café parisien*



*Solé Chantereau en conversation avec Carmen Negrin*

## DANS L'ÉCOLE DE L'ARMÉE POPULAIRE (SIGNÉ WOLF FRANCISCO, ALIAS JOSEPH BOZOV)

Entre les mois de mai et d'août 1938, notre bataillon se trouvait dans les environs de Tortosa. Le long de la rive gauche de l'Èbre, nous nous sommes retranchés, faisant face aux troupes fascistes. En utilisant la défense naturelle offerte par l'Èbre, il n'était pas nécessaire d'avoir un grand nombre d'unités pour défendre les lignes. Il est à noter que chaque fois que nous occupions une nouvelle position, nous commençons immédiatement à la fortifier. La fortification est devenue une question d'honneur. Nous devons avoir les meilleures fortifications. Bien sûr, nous n'y parvenions pas toujours.

Le changement de position se faisait toujours pendant la nuit. Une fois arrivés à notre nouvel emplacement, nous devons immédiatement organiser la garde, faire un plan de travail et commencer les travaux. Il ne restait donc pas

beaucoup de temps pour dormir. La joie était assez grande lorsque, retirés du front, nous partions en retraite (*guardia de retiro* en espagnol) pour nous reposer. Une fois arrivés le matin à environ 15-20 km, nous nous sommes retrouvés dans une vallée profonde où nous avons rencontré par hasard le camarade Mihai Alexandru, qui deviendra plus tard le commissaire politique du bataillon. Il nous informe qu'il faut envoyer quelques commandants de section à l'école. Parmi les Roumains, c'est moi qui ai été envoyé. La guerre n'est pas encore terminée, l'ennemi est puissant, il faut donc apprendre le métier de soldat.

Nous devons nous préparer. Il serait bon de nous débarrasser de la boue des tranchées et de laver nos vêtements. Nous partons chercher de l'eau. Mais ce n'est pas facile à trouver. La région est pauvre en eau et il n'y a qu'une seule maison avec un puits. Nous tombons sur une grande maison où il y a un puits. Devant la maison se trouvent deux hommes d'environ 70 ans. L'un d'eux répare des chaussures. Une vieille femme sort de la maison. Nous engageons la conversation avec eux. Nous ne connaissons pas l'espagnol et nos camarades parlent le catalan. Nous avons du mal à répondre à leurs questions. Ils veulent savoir



de notre part - car les internationaux savent tout, disent-ils - quand la guerre prendra fin ? à quel point les fascistes sont forts ? Ils nous racontent comment le village a été bombardé, la pénurie de nourriture. Enfin, nous nous lavons et nous convenons avec la grand-mère qu'elle lavera nos vêtements. Nous sommes invités à déjeuner avec eux. Ils ne peuvent pas nous offrir beaucoup - des pommes de terre et du poisson sans pain, mais nous sommes très heureux de leur invitation et après le repas, nous recevons des raisins. Enfin, nous décidons de retourner au bataillon. Nous promettons aux personnes âgées que le lendemain, lorsque nous reviendrons pour récupérer nos vêtements, nous leur apporterons du pain, une chemise pour le vieil homme, et d'autres choses.

Nous ne les avons jamais revus.

Les garçons m'ont raconté plus tard qu'au moment du départ du bataillon, les personnes âgées leur ont dit au revoir en pleurant.

Plus tard dans la journée, lorsque je suis arrivé au bataillon, n'ayant pas été trouvé, le camion est parti avec mes camarades. J'ai dû marcher jusqu'à l'école. Ce n'était pas agréable, car l'école étant à Cambrils, elle était à une distance de 34 km. Je me sépare des camarades, qui me souhaitent de bien apprendre le métier de soldat, et je pars seul sur la route bien asphaltée.

Comment sera l'école ? Je suis content d'avoir été choisi pour elle. En cela, je vois la preuve que je n'étais pas un mauvais soldat. Sur la base des excursions que j'ai faites auparavant, je calcule à quelle heure je vais arriver à l'école.

Après 5 à 6 km, une voiture venant derrière moi me prend et me conduit jusqu'à proximité de mon but. Le traditionnel coup de chance ne m'a pas abandonné cette fois non plus. De cet endroit jusqu'à Cambrils, le chemin passe à travers de riches vignobles. Les raisins mûrs me rappellent que j'ai faim. Je lutte contre moi-même : arracher ou ne pas arracher. J'énumère les raisons pour et contre. Je me bats pour défendre cette terre, donc je mérite autant. Beaucoup, cependant, pas vraiment. Nous, les internationaux et les soldats de la République, ne touchons à rien qui ne nous appartienne pas. En pesant ainsi le pour et le contre, je finis par arriver à l'école.

L'école est au bord de la mer, dans une villa située au milieu d'un magnifique jardin. Je me présente à l'officier de service, un Basque de Cuba. Lorsqu'il apprend que je parle allemand, il me dit que le commandant de l'école est également allemand. J'apprends de lui que Ludwig Renn est le commandant de l'école.

Je peux à peine contenir ma joie. J'ai trouvé quelqu'un que je connais. Bien que je ne l'aie jamais rencontré, je le connais par ses écrits. J'avais déjà lu dans les journaux qu'il était instructeur avec le grade de major dans le secteur de Madrid.

Le commandant arrive. Il est grand, blond, aux yeux bleus, un peu maigre, et semble avoir environ 35 ans. Je me présente. Nous trouvons rapidement un terrain d'entente grâce à la langue allemande. Cela facilite grandement nos conversations ultérieures.

Ce soir, je dois dormir à la belle étoile, sur un matelas. Demain, mes effets seront désinfectés et ce n'est qu'après cela que je serai accepté parmi les autres dans les tentes situées sous les sapins du jardin. C'est une grande chose, après des mois de vie dans les tranchées, de pouvoir à nouveau dormir sur un matelas sans être réveillé en pleine nuit. De temps en temps, cependant, je me réveille : des camarades continuent d'arriver d'autres brigades.

Le deuxième jour, nous avons eu l'occasion de découvrir l'esprit démocratique d'une école militaire de l'Armée Populaire. Le matin, un petit déjeuner copieux nous est servi à une longue table. Après le déjeuner, un jeune ingénieur de Madrid prend la parole. Il a des qualités de politicien et de poète ; il est le commissaire politique de l'école et nous informe des expériences acquises en matière d'études, de nourriture, d'habillement lors du cours précédent. Plusieurs camarades prennent la parole. Les discussions se terminent par les décisions suivantes. Nous porterons tous le même uniforme, nous contribuerons financièrement à l'amélioration de l'alimentation, nous choisirons chacun un délégué pour représenter les élèves de la même brigade. Nous recevons du papier propre pour rédiger notre autobiographie.

Et ainsi, nous sommes libres. Nous cherchons à nous connaître. Des groupes se forment partout, petits ou grands. Certains font une promenade, d'autres font des courses. À table, nous avons un déjeuner copieux.

Après le repas, le commandant et un lieutenant italien lisent les autobiographies. Ils posent différentes questions : quel était votre poste ? Depuis quand êtes-vous au front ? Sur quel front avez-vous combattu ? Qu'est-ce qui vous intéresse ? Chacun de nous a un poste au front, a commandé un peloton ou une section. Presque tous ont passé plus d'un an au front. Je me sens comme un novice avec mes 6 mois de service militaire.

Le résultat de la classification : six internationaux (deux Français, un Italien, un Grec, un Roumain, un Allemand), les autres trente-six sont des Espagnols de tous les coins de l'Espagne. La plupart sont des paysans, les autres sont des travailleurs, des artisans, des intellectuels. La plupart n'ont que l'école primaire ; il n'y a qu'un seul illettré.

Le commandant nous communique la méthode et l'ordre d'étude :

- 1) Ceux qui ont besoin d'aide pour étudier
- 2) Ceux qui peuvent étudier seuls.
- 3) Ceux qui peuvent être les instructeurs du premier groupe.

Le programme d'études comprend la tactique, la topographie, la manipulation des différentes armes (fusil, mitrailleuse, mitraillette, mitrailleuse et mortier), le commandement, les mathématiques, l'histoire, la géographie et la physique. Les matières sont enseignées par 4 professeurs. Les élèves sont répartis en trois groupes.

Le deuxième jour, le programme régulier commence. À 7 heures du matin, réveil, puis 15 minutes de gymnastique obligatoire pour tous. Le commandant lui-même y participe. Il ne se limite pas aux mouvements uniformes : il pense que la gymnastique doit être variée pour être plus appréciée. Il invente quotidiennement toutes sortes de variations. Souvent, cela déclenche des rires. Après la gymnastique, vient le déjeuner. À huit heures, les cours commencent et durent jusqu'à 11h30.

Comment se déroule une heure ?

Tactique : Professeur Ludwig Renn.

En colonne de trois, sous le commandement du sergent de service, nous partons sur le terrain près de la villa. Le professeur donne le sujet : il faut occuper une ligne de défense du coin du jardin jusqu'à la maison blanche. Après 5 minutes, chacun doit donner son avis sur la manière dont la compagnie doit se placer. Lorsque les 5 minutes sont écoulées, nous nous rassemblons à nouveau. Le professeur interroge chacun d'entre nous tour à tour. Chaque réponse vague ou générale est stoppée jusqu'à ce qu'une réponse concrète soit donnée. Le professeur



*Joseph Boczov*

veille à ce que les commandants d'unité n'interviennent pas, c'est-à-dire qu'ils n'exécutent pas la tâche des subalternes. Il veille à ce que les instructions soient précises, dans un langage simple pour éviter les malentendus et pour ne pas provoquer d'hésitations dans leur exécution. Tout doit être exécuté comme s'il s'agissait d'une situation réelle et non d'exercices. Bien sûr, certains ne se comportent pas ainsi. Ils commencent à donner des explications, à parler beaucoup. Ils sont arrêtés et on leur dit : exécutez, donnez l'ordre. Cela se répète jusqu'à ce qu'ils apprennent tous. Le professeur ne permet pas une mauvaise exécution, puis une explication de ce qui est bien et de ce qui est mal. Avant l'application, il faut éviter les erreurs par le travail collectif.

Après une semaine, le professeur de cette matière a été remplacé. Nous étions désolés, car le nouveau professeur, le capitaine Rab, a utilisé une méthode exactement inverse : il attendait que le sujet soit terminé avant de faire la critique commune. Lors d'une conversation avec M. Rab, j'ai partagé mes observations sur les deux méthodes. Il m'a répondu que l'exercice s'imprègne mieux dans la mémoire que la critique.

En général, la caractéristique de notre enseignement est la pratique. La pratique a été mise en avant. Les matières théoriques comme l'histoire, la géographie et d'autres ont tenu compte du niveau de préparation des élèves.

L'intérêt le plus grand des élèves était pour les études pratiques comme la tactique et la topographie. Cette dernière était quelque chose de nouveau pour la plupart d'entre eux. Les mathématiques ont suscité un intérêt particulier.

Nous avons étudié avec ardeur et énergie, pour le bien du peuple lui-même. Dans quelle mesure ce travail a-t-il été accompli, nous avons pu le constater lors des cours politiques du dimanche, qui étaient donnés avec le commissaire politique. Assis dans le jardin, nous formions un grand cercle. Le commissaire politique rendait compte des questions survenues au cours de la semaine. Presque chacun d'entre nous prenait la parole et nous décidions ensemble de la résolution de ces questions. En fin de compte, le déroulement des cours était communiqué, des

propositions étaient faites sur la manière de les améliorer, quelles sortes de changements étaient nécessaires, etc.

La continuation de la vie à l'école a été encore plus vivante lorsque, la deuxième semaine, 3% de commandants de compagnie sont venus nous rejoindre. Ils étaient tous espagnols. C'était le résultat de la réalisation du slogan «nos cadres officiers». La composition sociale des officiers ressemblait à celle des élèves. Chacun venait du peuple et était un jeune officier de l'Armée populaire. Tous étaient préoccupés par les problèmes du peuple espagnol. Pendant les temps libres, des discussions prolongées sur la situation politique intérieure et extérieure avaient lieu. L'école veillait à ce que nous soyons bien informés. À cette fin, une salle de lecture avait été installée, où des journaux frais étaient disponibles chaque jour. Un poste de radio avait été installé. Nous avions des jeux d'échecs, de dames et un tourne-disque. Les jeux de hasard étaient totalement absents. Il n'était pas nécessaire de les interdire. La maturité politique les avait exclus d'eux-mêmes.

Nous avons le temps de nous occuper aussi de la population civile. De bonnes relations se sont développées entre nous et la population de la ville. Personne ne s'est jamais plaint de l'un d'entre nous.

La ville avait deux parties. Une partie était près de la mer, ses habitants étaient des pêcheurs. La deuxième partie était la ville elle-même. En quelques jours, chaque élève s'était lié d'amitié avec quelques habitants. Notre groupe, composé d'internationaux, de Catalans et d'Aragonais, avait fait la connaissance d'une famille de réfugiés de Tortosa. Le soir, ils se tenaient dans la cour de la maison au bord de la mer. Toute la famille s'intéressait aux pays étrangers. Ils étaient heureux que nous sachions parler espagnol. Naturellement, ils ne pouvaient s'empêcher de rire lorsque nous mal interprétions certains mots. Nous avons beaucoup discuté de la situation en Espagne. Notre confiance en la victoire les a beaucoup influencés. Nous avons donc passé de nombreuses heures agréables.

Mais cette vie n'a pas duré longtemps. L'école, prévue pour quatre semaines, a été prolongée d'une semaine supplémentaire. L'heure de l'examen est venue.

Les professeurs étaient debout près des tables disposées côte à côte. Les élèves allaient d'une table à l'autre pour répondre aux questions posées. Chaque élève avait un type de certificat où, après chaque réponse donnée, la note correspondante était enregistrée. De cette manière, 4 à 5 élèves pouvaient être examinés en même temps. Les autres écoutaient les réponses.

Mais l'examen en lui-même n'est pas décisif. Le lien étroit pendant le cours entre les élèves et les professeurs a permis au professeur de connaître chacun d'eux en détail.

Personne n'a échoué à l'examen, car immédiatement après, nous sommes partis au front où, au milieu de la bataille, nous avons montré si nous étions vraiment capables de remplir les tâches officielles.

L'école elle-même ne décerne pas de grade. Celui-ci doit être gagné au combat.

C'est ainsi que se forment les cadres officiers. Fils du peuple, ils se battent pour lui.

**Wolf FRANCBISCO, Gurs, 3 juin 1939**

*Traduction du roumain en français par Elena Orlov, Bucarest. RGASPI 545.4.51*



# BOUTIQUE ACER



**T-SHIRTS : 15 € (TAILLES DISPONIBLES : S/M/L/XL/XXL) - PIN'S : 3 €**



## COLLECTION DE RÉCITS DE VOLONTAIRES PAR L'ACER AUX EDITIONS ZEITGEIST



**Pour commander, aller sur la Boutique du site [acer-aver.com](http://acer-aver.com) - remplissez votre panier et payer par virement - ou écrire à ACER M<sup>me</sup> Chantereau, 21, avenue Gambetta à 95320, Saint-Leu-la-Forêt avec votre commande et un chèque bancaire**



# BULLETIN D'ADHÉSION



**Nom**

**Adresse**

**Courriel**

**Téléphone**

**Cotisation de base : 26,00 € - Membre bienfaiteur : 40,00 €**

**Réglement PAR CHÈQUE à adresser à notre trésorière :  
Mme Soledina Chantereau - 21 rue Gambetta - 95320 Saint-Leu-la-forêt  
ou par virement au compte ACER - BP Rives de Paris -  
IBAN FR76 1020 7000 0304 0030 6112 808**

**RETROUVEZ DES BIOGRAPHIES DE VOLONTAIRES  
EN ESPAGNE REPUBLICAINE  
SUR NOTRE SITE**

**BRIGADESINTERNATIONALES.FR**



**Abderrahman Guessoum, Ivan Dinah et René Nolot**

**VISITEZ NOTRE SITE INTERNET POUR CONNAITRE  
ET PARTICIPER AUX ACTIVITÉS DE L'ACER**

**WWW.ACER-AVER.COM**